

L'HERMITE

D U

MONT-PAUSILIPPE;

M É L O - D R A M E

EN TROIS ACTES,

Tiré du Roman des QUATRE ESPAGNOLS.

PAR M. CAIGNIEZ.

Musique de M. QUAISIN.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 14 ventose an XIII.*

(5 mars 1805.)

A P A R I S,

Chez BARRA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière
le théâtre Français, n°. 51.

AN XIII. (1805.)

131697-B Google

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

D. PÉDRO de Massaréna, ambassadeur d'Espagne à la cour de Naples.	<i>M. Tautin.</i>
CÉSAR DE SUZA , seigneur espagnol, hermite au Mont-Pausilippe.	<i>M. Joigny.</i>
D. FERNAND , neveu de D. Pedro de Massaréna.	<i>M. Defresne.</i>
Le duc d' ARVILLAS , grand seigneur espagnol.	<i>M. Stocley.</i>
JOSÉPHINE DE SUZA , sous le nom de ROÏDERA , fille de César.	<i>Mlle Lévesque.</i>
Dona LÉONORA , sœur du duc.	<i>Mlle Leroi.</i>
CHARLOTTE DE SUZA , sœur de César, tante de Joséphine.	<i>Mme Rochetin.</i>
HOMBRENÉGRO , libraire de Naples.	<i>M. Vigneaux.</i>
BÉATRIX , femme de charge de la maison Massaréna.	<i>Mlle Lagrénois.</i>
FRANCESCO , ancien serviteur de la maison Massaréna, père nourricier de D. Fernand.	<i>M. Roffile.</i>
PÉDRILLO , valet du duc d'Arvillas.	<i>M. Martin.</i>
Gens de la suite du duc et de l'ambassadeur.	
Une suivante de dona Léonora.	
Danseurs et Danseuses.	

La scène est dans une maison de campagne aux environs de Naples.

L'HERMITE

D U

MONT-PAUSILIPPE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon d'une maison de campagne auprès de Naples, où demeure l'ambassadeur d'Espagne. Trois grandes croisées dans le fond laissent voir la place du village, et dans l'éloignement le Mont-Pausilippe.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, FRANCESCO.

BÉATRIX.

Vous avez beau dire, mon cher Francesco, je sens que je ne resterai pas long-tems dans cette maison.

FRANCESCO.

Pourquoi donc, Béatrix ? que te manque-t-il ? as-tu jamais servi des maîtres plus généreux ? trouveras-tu nulle part un train de maison aussi magnifique que celui-ci ? Tu ne sais donc pas qu'on se demande, en te voyant passer : qu'elle est cette femme qui a si bonne tournure ? eh mais, dit-on, c'est la femme de confiance de Dona Spinoletta, épouse de D. Pedro de Massarèna, ambassadeur d'Espagne à la cour de Naples. Ah ! diable ! s'écrie-t-on ! puis il faut voir comme on te considère ! Dis-moi, ma chère Béatrix, s'il est rien d'aussi flatteur que d'appartenir à de pareils maîtres ?

BÉATRIX.

Tout cela est fort beau, sans doute ; mais je sèche ici, moi ; mais, infailliblement j'y deviendrai malade.

FRANCESCO.

Malade, avec cet embonpoint ?

BÉATRIX.

Oui, oui. Une fièvre interne me mine insensiblement.

FRANCESCO.

Quelle fièvre donc ?

BÉATRIX.

De curiosité, mon cher Francesco.

FRANCESCO.

Ah ! c'est bien malheureux ! A quoi pense donc l'Ambassadeur de ne point confier à mademoiselle Béatrix tous les secrets de son gouvernement !

BÉATRIX.

Oh ! ce n'est pas là ce qui me tourmente ; mais D. Pedro est d'une telle rigidité sur la discrétion qu'il exige de nous, qu'on redoute même de se communiquer les choses les plus indifférentes.

FRANCESCO.

Tout voir, tout entendre et agir comme si l'on n'avait rien vu, rien entendu, voilà la règle de cette maison. On t'en a prévenue ; est-il donc si difficile de s'y conformer ?

BÉATRIX.

Difficile on non ; un pareil régime ne vaut rien pour mon tempéramment ; d'un autre côté, la noble épouse de D. Pedro est bonne maîtresse sans doute, mais toujours valétudinaire, ne quittant jamais son appartement ; son service n'est pas du tout amusant. Si elle allait et venait comme tant d'autres qui ne se portent pas mieux qu'elle, je verrais plus de monde au moins, et j'entendrais dire plus de choses. En vérité, sans vous, M. Francesco, qui avez de tems en tems la bonté de me raconter des nouvelles, je mourrais d'inanition.

FRANCESCO.

Je t'en dis trop quelquefois ; mais j'avoue ma faiblesse, malgré mon âge, je ne peux pas être interrogé par une aimable personne et rester muet auprès d'elle.

BÉATRIX.

C'est bien galant ! Cependant vous ne me dites pas tout ce que vous savez. Par exemple, on attend aujourd'hui le duc d'Arvillas, arrivé hier d'Espagne avec Dona Léonora sa sœur. On leur prépare une fête dans cette maison de campagne, à trois mille de Naples. Qu'est-ce que cela signifie ?

FRANCESCO.

Cela signifie que l'ambassadeur veut accueillir honorablement l'un des plus grands seigneurs de l'Espagne, celui qui jouit du plus grand crédit à la cour. Je ne vois rien là...

BÉATRIX.

Ah ! vous ne voyez rien ; eh bien, moi, sans que vous me le disiez, je vois déjà un mariage tout arrangé entre Dona

Léonora et D. Fernand , neveu de l'Ambassadeur. N'est-ce pas cela ?

F R A N C E S C O .

Chut !

B É A T R I X .

Et pourquoi chut ? suis-je obligée de garder un secret que vous ne m'avez pas dit ?

F R A N C E S C O .

Apprends donc tout en ce cas.

B É A T R I X .

Eh bien , à la bonne heure , vous ne savez pas combien votre complaisance vous rend aimable.

F R A N C E S C O , *souriant*

Bien obligé , ma chère Béatrix. Ecoute , j'ai toute la confiance de D. Fernand , ainsi je sais que ce mariage , que tu devines si bien , est en projet , mais n'en est encore que là ; l'oncle le desire beaucoup , et s'il dit une fois : je le veux , rien sur la terre ne sera capable d'empêcher qu'il n'ait lieu. Malheureusement , mon cher Fernand est amoureux fou d'une jeune espagnole qu'il a rencontrée à Madrid. Cette fille dont les manières nobles annoncent une belle éducation , n'est cependant connue de personne. Elle menait à Madrid une vie solitaire et peu fortunée , sous le nom de Joséphine Roïdéra avec Charlotte Roïdéra sa tante. Un jour notre jeune maître se trouvait dans la galerie de St.-Ildephonse , il voit deux dames vêtues de noir qui s'approchent du Roi et tombent à ses pieds , en lui présentant un placet. Le Roi n'a pas plutôt regardé le placet , qu'il jette un regard d'indignation sur ces dames , et s'éloigne sans répondre un seul mot. La plus jeune , c'était Joséphine , tombe évanouie dans les bras de sa tante qui pleurait à chaudes-larmes. Tous les courtisans , témoins de leur défaveur , loin de leur porter secours , les regardent avec dédain et se retirent. Le généreux D. Fernand ne voit que leur infortune , vole à elles et leur prodigue ses soins avec tout l'empressement d'une âme compatissante.

B É A T R I X , *s'essuyant les yeux.*

L'aimable jeune homme ! Après ?

F R A N C E S C O .

Le reste se devine. La jeune personne était charmante ; ses yeux s'ouvrirent enfin , ils étaient beaux , et , se tournant languissamment sur D. Fernand , ils exprimèrent sa reconnaissance avec tant de charmes , que mon pauvre maître en perdit la tête , et que , dès ce moment , il n'y eut plus pour lui qu'une seule femme au monde.

B É A T R I X .

Eh mais , sans doute , voilà comme on doit aimer. Mais , qui étaient-elles enfin ?

FRANCESCO.

Voilà justement ce que D. Fernand n'a jamais pu savoir. Quelque tems après, elles disparurent. On soupçonna que le duc d'Arvillas les avait fait enlever. Oui, ce duc qu'on attend aujourd'hui ; mais on assure que Joséphine sut s'en faire respecter et qu'elle échappa de ses mains. Sur ces entrefaites, D. Pédro fut nommé à l'ambassade de Naples, et l'amoureux jeune homme, forcé de le suivre ici, quitta Madrid avant d'avoir pu revoir sa douce amie. Mais moi, je l'ai rencontrée il y a peu de jours ; elle m'a demandé, en pleurant, des nouvelles de D. Fernand, et m'a recommandé en même tems de ne point lui dire qu'elle fût à Naples. J'ai approuvé sa délicatesse, et je n'en ai point parlé à D. Fernand.

BÉATRIX.

Je voudrais bien la voir ! Et D. Pédro sait-il l'amour de son neveu ?

FRANCESCO.

Sans doute, un jeune homme amoureux peut-il cacher qu'il aime ? Mais vous sentez que l'aventure de St.-Ildephonse, ne recommande pas beaucoup Joséphine auprès d'un homme du caractère de l'ambassadeur. Ainsi D. Fernand ne peut concevoir aucune espérance, il faudra qu'il épouse Dona Léonora, qu'on dit fort aimable d'ailleurs, ou qu'il se brouille avec son oncle.

BÉATRIX.

Voilà donc pourquoi D. Fernand est toujours si triste, si ami de la solitude. Qu'est-ce encore que cet Hermite qu'il va voir si souvent sur ce Mont-Pausilippe ? (*montrant le fond du théâtre.*) Vous l'avez vu, cet Hermite ?

FRANCESCO.

Oui. C'est un homme bien respectable, qui a sans doute éprouvé de grands malheurs.

BÉATRIX.

Il ne dit pas non plus qui il est, celui-là ?

FRANCESCO.

C'est son secret, et D. Fernand n'en sait pas plus que moi.

BÉATRIX.

Je ne peux pas souffrir les gens qui ne se nomment pas.

FRANCESCO, *souriant.*

Ta curiosité n'y trouve pas son compte, n'est-ce pas ?

BÉATRIX, *regardant vers le fond.*

Eh ! voilà le libraire Hombrenégro, qui vient ici, sans doute. Il apporte des livres à D. Fernand, et j'espère qu'il aura quelque roman pour moi.

(On voit sur la place, dans le fond, Hombrenégro qui traverse le théâtre, un paquet de livres sous le bras.)

FRANCESCO.

Je n'aime pas cet homme-là. Il a dans le regard quelque chose de faux... de perfide.

BÉATRIX.

Je ne trouve pas cela. Il y a deux ans, dit-on, qu'il est établi à Naples, il y fait bien ses affaires, et tout le monde en parle comme d'un honnête homme. Je l'aime assez, moi.

FRANCESCO.

Ne fut-ce que pour la complaisance qu'il a de t'apporter si souvent des romans nouveaux.

BÉATRIX.

Le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HOMBRENÉGR0, *entrant par la droite.*

HOMBRENÉGR0.

Bonjour mademoiselle Béatrix.

BÉATRIX.

Votre servante, M. Hombrenégro.

HOMBRENÉGR0.

M. Francesco, votre jeune maître est-il au château ?

FRANCESCO.

Il est sorti depuis ce matin ; mais voici l'heure où il rentre ordinairement.

BÉATRIX.

Il est sûrement allé voir son Hermite du Mont-Pausilippe.

HOMBRENÉGR0.

Je l'attendrai.

BÉATRIX.

Vous êtes parti de Naples de bien bonne heure ?

HOMBRENÉGR0.

Qui, mademoiselle. Deux objets m'amènent aujourd'hui. Je viens toucher une assez forte somme que me doit se seigneur napolitain qui demeure au bout de ce village, et j'apporte en même tems ces livres à D. Fernand. (*d' Francesco.*) Faites moi le plaisir de me débarrasser... (*il lui donne le paquet de livres.*)

FRANCESCO.

Donnez, je porterai cela dans son appartement.

BÉATRIX, *allant vivement examiner le paquet.*

Quels sont ces livres ?

HOMBRENÉGR0.

Mademoiselle, c'est un nouveau traité sur la défense des places : je ne pense pas que cela soit de votre compétence.

B É A T R I X.

Fi donc ! j'aimerais mieux les laisser prendre toutes , que de me donner la peine d'apprendre là-dedans comment on les défend.

H O M B R E N É G R O , *fouillant dans sa poche.*

Mais , j'ai là certain roman...

B É A T R I X.

C'est charmant d'avoir pensé à moi !

H O M B R E N É G R O , *lui donnant une brochure.*

Tenez , je vous prévienne qu'il est un peu...

B É A T R I X.

Donnez , donnez , je ne veux pas qu'on me prévienne de rien. (*lisant le titre de la brochure.*) Adélina , ou les Etourderies d'une jolie femme. Eh ! ce titre... il n'y a que trois volumes ?

H O M B R E N É G R O .

Pas davantage ; mais on me promet une suite.

S C E N E I I I .

L E S P R É C É D E N S , Du monde sur la Place.

(On entend jouer l'air d'une complainte et l'on voit du monde qui traverse la place en courant. Béatrix et Francesco s'approchent des fenêtres pour écouter.)

B É A T R I X , *revenant de la fenêtre.*

Je sais ce que c'est. C'est un homme qui vend là-bas la complainte de César de Suza , ce seigneur espagnol , dont le crime affreux fit tant de bruit à Madrid , il y a trois ans. Je l'ai achetée , cette complainte. Je crois l'avoir sur moi. (*elle tire un papier de sa poche.*)

H O M B R E N É G R O , *à part, avec trouble.*

César de Suza ! — Dieu ! est-ce qu'on l'aurait arrêté ?

B É A T R I X.

Il y a aussi sur cette feuille le jugement qui condamne César de Suza au dernier supplice , et qui vient d'être mis à exécution...

H O M B R E N É G R O , *avec effroi.*

Exécution ?

B É A T R I X.

Oui , en effigie , devant sa maison , à Madrid.

H O M B R E N É G R O , *à part.*

En effigie , je respire !

B É A T R I X , *à Francesco.*

On dit que c'était son ami , ce Joseph de la Torré qu'il a assassiné ?

FRANCESCO.

Son ami de l'enfance. Joseph de la Torré était parent du duc d'Arvillas , dont nous parlions tout-à-l'heure. Brouillé avec sa famille , sur tout avec un oncle et un frère qui le persécutaient , il disparut un jour , et , pendant bien des années , personne ne put savoir ce qu'il était devenu. Un soir ce malheureux fut retrouvé , percé de plusieurs coups de couteau , dans le jardin d'une maison de campagne qu'avait César de Suza , aux environs de Madrid. Depuis long-tems César y vivait dans un retraite absolue ; il était veuf et il ne lui restait qu'une fille , dont sa sœur prenait soin , à Madrid , et qu'il voyait rarement. Il fut prouvé que le jour fatal , César était seul chez lui , et que deux jours auparavant , il avait envoyé à la ville son domestique Ambroise , honnête garçon , que tout le monde estimait dans le village. Enfin , le lendemain la maison était vuide , César avait fui , et l'on remarqua qu'il avait emporté tout ce qu'il avait de plus précieux.

BÉATRIX.

Le scélérat !

HOMBRÉNÉGRÔ , *à part.*

L'infortuné !

BÉATRIX.

Et Suza n'a pu être arrêté depuis ?

FRANCESCO.

On l'a , dit-on , manqué d'une heure à Cadix , où il s'est embarqué. Le vaisseau fut poursuivi ; mais une violente tempête empêcha de l'atteindre. Si l'on en croit des bruits qui ont couru depuis , César de Suza fut aperçu dans le royaume de Naples , il y a deux ans , et l'on soupçonne qu'il s'y tient encore caché.

HOMBRÉNÉGRÔ.

Qu'entends-je ? il serait dans ce pays ?

FRANCESCO.

J'ai peine à le croire. Son signalement fut envoyé dans le tems à tous nos ambassadeurs dans les cours étrangères , et s'il était dans les états de Naples , D. Pédro de Massarénà l'aurait découvert depuis long-tems.

BÉATRIX , *regardant sur la feuille qu'elle tient à la main.*

Le voici son signalement ; soixante ans , front chauve , cheveux tout blancs , cicatrice à la joue gauche , large lentille à la tempe droite , sourcils...

FRANCESCO , *l'interrompant avec un mouvement de surprise.*Que dites-vous ? Voyons. (*il prend la feuille.*)

BÉATRIX.

Eh ! mon dieu , connaissez-vous quelqu'un...

L'Hermite du Pausilippe.

B

FRANCESCO, *lisant.*

Cicatrice à la joue gauche, large lentille... (*à part.*) Serait-il possible !

HOMBRENÉGR0, *avec inquiétude.*

Parlez : avez-vous vu quelqu'un à qui ce signalement pût convenir ?

BÉATRIX, *avec tout l'empressement de la curiosité.*

Ah ! dites, M. Francesco !

FRANCESCO, *examinant toujours le papier.*

Non, non, je me trompais. Ce n'est pas... (*à part.*) C'est lui, certainement !

BÉATRIX.

Mais dites toujours ; qui pensiez-vous que c'était ?

FRANCESCO

Je me trompais, vous dis-je. (*à part.*) Qui jamais aurait pu croire...

BÉATRIX.

C'est dommage ! car il serait bien à désirer qu'on pût faire un exemple d'un pareil scélérat.

HOMBRENÉGR0.

Scélérat ! qu'en savez-vous ? je vous dis, moi, qu'il n'est point coupable.

BÉATRIX.

Est-ce que vous l'avez connu, M. Hombrenégré ?

HOMBRENÉGR0.

Oui, à Madrid... J'ai plusieurs fois eu l'occasion... Il n'est point coupable, vous dis-je... Le crime est incompatible avec le caractère qui le distingue éminemment.

BÉATRIX.

Cependant on a vu souvent...

FRANCESCO.

Laissons cela, Béatrix, Monsieur peut avoir raison ; commettre un lâche assassinat après soixante ans d'une vie irréprochable. Je crois comme lui que c'est impossible.

(On voit du monde courir avec empressement sur la place.)

BÉATRIX, *courant dans le fond et regardant vers la droite.*

Qu'y a-t-il là-bas de nouveau ? — Bon ! c'est l'ambassadeur et son neveu D. Fernand qui rentrent. Eh mais, on vient de descendre aussi de la voiture deux femmes, dont l'une est évanouie dans les bras des domestiques. Qu'est-ce que cela signifie ? nous allons les voir sans doute.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, D. PÉDRO, D. FERNAND,
des Domestiques, *traversent le théâtre, portant avec précaution une jeune personne qui a perdu connaissance. Elle est vêtue de noir. Une dame plus âgée les suit en pleurant.*

H O M B R E N É G R O.

Que vois-je ?

F R A N C E S C O, à part.

C'est Joséphine ! par quelle aventure...

D. F É D R O.

Fernand, accompagnez ces dames chez mon épouse, qu'on leur procure tous les secours que leur situation exige; et revenez aussitôt dans mon cabinet, où j'ai à vous entretenir de choses importantes.

D. F E R N A N D.

Oui, mon oncle.

(Il suit les dames avec beaucoup d'empressement. D. Pédro entre dans un cabinet, dont la porte est à gauche.)

B É A T R I X, *sortant aussi précipitamment.*

On aura besoin de moi. Je cours chez madame et je saurai qui sont ces femmes-là.

SCÈNE V.

F R A N C E S C O, H O M B R E N É G R O.

H O M B R E N É G R O, *avec trouble.*

Connaissez-vous cette jeune personne, M. Francesco ?

F R A N C E S C O.

Oui, on la nomme Joséphine Roïdéra, et l'autre dame est Charlotte Roïdéra, sa tante.

H O M B R E N É G R O.

Roïdéra ? fort bien.

F R A N C E S C O.

Je ne conçois pas par quelle aventure ces dames sont amenées ici.

H O M B R E N É G R O.

Y a-t-il long-tems qu'elles sont en ce pays ? et savez-vous ce qu'elles y font ?

F R A N C E S C O.

Quand je rencontrai dernièrement Joséphine à Naples, elle me dit qu'elle y'était depuis peu de jours, et m'avoua qu'elle n'a d'autres moyens de subsistance que le travail de ses mains.

HOMBRÉNÉGRÔ.

Grand dieu ! (*d part.*) Joséphine pauvre ! et moi... (*haut.*)
Adieu , Francesco.

FRANCESCO.

Où courez-vous donc ?

HOMBRÉNÉGRÔ.

Je vais toucher cet argent dont je vous parlais ; au revoir.
(*d part en sortant.*) Joséphine dans la misère !

SCÈNE VI.

FRANCESCO, *soul d'abord*, ensuite BÉATRIX.FRANCESCO, *regardant sortir Hombrenégro.*

Oui, je le répète, cet homme a quelque chose d'étrange dans le regard. Mais quel intérêt prend-il à ces femmes qu'il paraît connaître ? je le crois honnête homme, cependant : la manière dont il a parlé de César de Suza... c'est déjà quelque chose de louable que de croire à la vertu.

BÉATRIX, *rentrant toute affairée.*

Mon cher Francesco, vous ne savez pas ce qui amène ici ces dames ? la jeune personne est vraiment intéressante. D'honneur, elle est bien faite pour qu'on l'enlève.

FRANCESCO.

Comment, qu'on l'enlève ?

BÉATRIX.

Eh oui. L'ambassadeur et D. Fernand revenaient ensemble de la promenade, lorsque, non loin d'ici, ils apperçurent des gens masqués qui enlevaient ces dames et portaient déjà la plus jeune dans une chaise de poste. D. Fernand, part comme l'éclair, suivi des gens de l'ambassadeur, tombe sur les ravisseurs et les met en fuite. Les dames sont délivrées, D. Pedro les fait monter dans sa voiture et les amène ici. Mais ce qui me désole c'est de ne savoir point encore ce qu'elles sont, ni comment elles se nomment.

FRANCESCO, *souriant.*

Ah ! voilà qui est fâcheux !

BÉATRIX.

En sauriez-vous davantage, vous ?

FRANCESCO.

Mais... un peu.

BÉATRIX, *le cajolant.*

Ah ! vous allez me dire tout, n'est-ce pas ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, D. FERNAND.

D. FERNAND.

Béatrix, ma tante vous demande pour donner des soins à ses étrangères.

BÉATRIX.

J'y vole, monsieur.

(Elle reste un instant indécise à regarder Francesco.)

D. FERNAND.

Eh bien, Béatrix ?

FRANCESCO, à Béatrix.

Va donc, quand on te le dit. (Elle se retire en jetant encore un coup-d'œil à Francesco qui rit de sa peine.)

SCENE VIII.

D. FERNAND, FRANCESCO.

D. FERNAND.

Mon cher Francesco, as-tu vu ces dames que nous venons d'amener ?

FRANCESCO.

Oui, mon cher maître, et je les ai reconnues aussitôt.

D. FERNAND.

Pouvais-je m'attendre à les retrouver dans ce pays ?

FRANCESCO.

Il y a quelque tems qu'elles sont à Naples et je le savais.

D. FERNAND.

Tu le savais, et tu ne m'en as pas prévenu ?

FRANCESCO.

Joséphine est sage ; vous ne pouvez l'épouser ; que vous servait de la revoir ?

D. FERNAND.

C'était une consolation du moins. Ah ! mon ami, suis-je assez malheureux ? tu connais les projets de mon oncle, tu connais son caractère inflexible ; je tremble que sa résolution ne soit définitivement arrêtée ; d'un autre côté, je vois Joséphine poursuivie par un ennemi puissant. Tu sais que le duc d'Arvillas l'avait déjà fait enlever à Madrid ; j'ignore comment elle lui est échappée ; mais sans nous aujourd'hui, elle retomberait en son pouvoir.

FRANCESCO.

Quoi ? ces ravisseurs dont vous venez de la délivrer...

D. FERNAND.

Etaient les gens du Duc. Dans l'action qui s'est engagée,

Le masque de l'un deux s'est un instant dérangé, et j'ai vu connu Pédrito, ce valet qui sert si bien le Duc dans ces sortes d'occasions, le Duc est à Naples; on l'attend ici aujourd'hui. Il faut qu'à mon amour sans espoir, à mes inquiétudes sur les projets de mon oncle, viennent se joindre les tourmens de la jalousie; quel état est le mien! Joséphine ne peut rester ici. Car puis-je long-tems cacher à mon oncle, que cette jeune personne est cette Joséphine Roïdera qu'il sait que j'aime éperdument? Grand dieu! où trouvera-t-elle un asile? que va-t-elle devenir?

FRANCESCO.

Calmex-vous, mon cher maître.

D. FERNAND.

Mais mon oncle m'a recommandé tout-à-l'heure de venir le trouver dans son cabinet. Qu'à-t-il donc à me communiquer d'important? Entrons. (*il va pour entrer dans le cabinet.*)

FRANCESCO.

Un mot, D. Fernand, avez-vous vu notre Hermite aujourd'hui?

D. FERNAND.

Oui, Francesco. Mais je ne suis pas encore revenu de mon étonnement.

FRANCESCO, avec intérêt.

Comment donc? auriez-vous découvert...

D. FERNAND.

Je quittais à peine cet homme respectable, qu'au détour d'un rocher, je rencontraï mon oncle seul; conçois-tu ce qui pouvait l'amener-là?

FRANCESCO, avec effroi.

Avait-il aperçu l'Hermitte?

D. FERNAND.

Je l'ignore. Son regard était sévère, et, pendant la route, jusqu'en ces lieux, il ne m'a pas dit un seul mot. Je ne sais que penser...

FRANCESCO, à part.

Serait-ce effectivement... (*à D. Fernand.*) Mais, j'entends votre oncle: je vous laisse.

(*Il s'éloigne tandis que D. Pédrito sort de son cabinet.*)

SCENE IX.

D. PÉDRO, D. FERNAND.

D. PÉDRO.

Fernand, vous vous êtes bien fait attendre?

D. FERNAND.

Mon oncle, les soins qu'exigeait l'étrangère...

D. PÉDRO.

Comment se trouve-t-elle ?

D. FERNAND.

Très-bien , seigneur.

D. PÉDRO.

Tant mieux. J'ai remarqué , Fernand , que vous aviez pour la jeune personne un empressement bien vif. La connaissez-vous ?

D. FERNAND, avec crainte.

Mon oncle... (*à part.*) Ciel ! soupçonnerait-il ?...

D. PÉDRO, sévèrement.

Fernand , faut-il répéter ma question ?

D. FERNAND, tremblant.

Seigneur , cette jeune personne...

D. PÉDRO.

Eh bien , cette jeune personne ?

D. FERNAND.

C'est cette même Joséphine...

D. PÉDRO, avec étonnement.

Joséphine Roïdéra ? et vous ne me l'avez pas dit aussitôt ?

D. FERNAND.

Je craignais , seigneur....

D. PÉDRO.

Que je lui refusasse ma protection contre la violence ? m'auriez-vous fait cette injure ?

D. FERNAND.

Ah ? pouvez-vous le penser , mon oncle.

D. PÉDRO.

Eh bien , la situation de Joséphine exige qu'elle reste ici jusqu'à demain ; mais comme ma prudence veut aussi que je l'éloige de vous , je vais prendre des mesures pour lui trouver ailleurs un asile sûr et décent.

D. FERNAND.

Vous me délivrez , seigneur , d'une vive inquiétude à son égard.

D. PÉDRO.

Répondez-moi , Fernand. Savez-vous plus qu'à Madrid ce qu'est Joséphine ?

D. FERNAND.

Je sais seulement que la pureté de son âme , la noblesse de ses sentimens la rendent digne des hommages de toute la terre.

D. PÉDRO.

Ce n'est pas là ce que je vous demande : connaissez-vous enfin sa famille ?

D. FERNAND.

Non , mon oncle.

D. PÉDRO.

Eh bien, vous voyez donc que tout vous fait la loi d'étouffer une folle passion; si celle que vous aimez avait de la naissance et des parens vertueux, je ne regarderais point à la fortune; mais d'après ce que j'en appris à Madrid, je ne peux rien présumer à cet égard de favorable à Joséphine.

D. FERNAND.

Que dites-vous, mon oncle ?

D. PÉDRO.

Ce qui lui est arrivé dans la galerie de Saint-Ildéphonse, ce nom de Roïdéra que personne ne connaît et que je crois supposé; enfin le mystère dont elle s'enveloppe, tout doit nous faire présumer que sa famille n'est point aussi estimable qu'elle. Je sais que le silence plaît à l'infortune, mais l'ombre impénétrable ne convient qu'à la honte.

D. FERNAND.

Ah! je ne puis croire...

D. PÉDRO, *l'interrompant.*

Fernand, le duc d'Arvillas nous amène aujourd'hui sa sœur. Je leur fais préparer une fête. Vous m'aidez à en faire les honneurs; vous connaissez mes intentions; cependant rien n'est encore arrêté: tout dépendra de l'opinion que prendra de vous l'aimable Léonora; montrez-vous donc prévenant, rempli d'égards, et sous peine de me déplaire, effacez de votre front ces traces de mélancolie qui ne conviennent point à votre âge.

D. FERNAND.

Eh! mon oncle, puis-je arracher de mon cœur cet amour...

D. PÉDRO.

Brisons sur ce sujet. Je hâte d'en venir à l'objet important qui m'a fait vous demander cet entretien; vous allez souvent au Mont-Pausilippe, pour y voir un Hermite dont la société paraît vous plaire beaucoup. Comment avez-vous fait sa connaissance ?

D. FERNAND.

Mon oncle, il y a quelque tems, je m'étais égaré dans les rochers de cette montagne; la nuit m'avait surpris et je me voyais enveloppé d'une obscurité profonde, lorsqu'à la lueur de quelques flammes qui s'échappaient du Vésuve, je découvris un vieillard, assis sur une pierre et dans l'attitude de l'affliction; je l'entendais soupirer, et pendant un instant qu'une vive lumière l'éclaira davantage, je vis ses yeux se lever vers le ciel et des larmes couler sur ses joues vénérables. Je l'abordai; il remarqua sans doute le vif intérêt qu'il venait de m'inspirer, car il m'accueillit avec confiance; et, sur

les instances que je lui fis, il me permit de venir souvent le visiter dans sa cellule ; j'en profitai et je m'en félicite tous les jours ; son entretien est pour moi une source féconde d'instructions, il m'élève l'âme, et je ne m'en sépare jamais sans me sentir au fond du cœur plus d'amour pour la vertu.

D. PÉDRO.

Vous a-t-il confié ses secrets, les circonstances qui l'ont amené au genre de vie qu'il a choisi ?

D. FERNAND.

Non, mon oncle.

D. PÉDRO.

Avez-vous bien examiné les traits de son visage ?

D. FERNAND.

Ils offrent une expression de noblesse, de candeur et de sensibilité touchante ; si j'avais à personnifier la probité, je peindrais sa figure.

D. PÉDRO.

Fernand, vous avez bien peu de mémoire.

D. FERNAND.

Expliquez-vous, seigneur.

D. PÉDRO.

Vous ne vous souvenez plus qu'il y a deux mois, je vous ordonnai de copier vous-même un signalement que vous portâtes ensuite à l'ambassadeur de France ?

D. FERNAND.

C'était le signalement de César de Suza !

D. PÉDRO.

Eh bien, vous n'avez pas su reconnaître César de Suza dans l'Hermite du Mont-Pausilippe ?

D. FERNAND.

Grand dieu !

D. PÉDRO.

Je ne l'ai vu qu'aujourd'hui, moi, et je l'ai reconnu aussitôt.

D. FERNAND.

Vous me faites frémir ! César de Suza, ce monstre... Non, cela n'est pas possible.

D. PÉDRO, *sévèrement.*

C'est lui-même, vous dis-je ; vous savez, Fernand, que je n'assure jamais rien, dont je ne sois certain.

D. FERNAND.

César de Suza ! — En ce cas, mon oncle, César de Suza est innocent.

D. PÉDRO.

L'opinion que vous prononcez si fortement, quoique dénuée de preuves, mérite cependant, de ma part, quelque considération. Il serait possible... Ecoutez-moi, la cour de Madrid
L'Hermitte de Pausilippe.

C

met une grande importance à ce que Suza soit arrêté; il est de mon devoir de ne rien négliger pour la satisfaire. Voici en conséquence, ce que je vous prescris de faire à l'instant même. Allez avec ma voiture jusqu'au Mont-Pausilippe; vous la laisserez où vous m'avez trouvé ce matin; elle vous y attendra. Vous irez seul trouver Suza dans sa cellule. Vous le conduirez à la voiture où vous le ferez monter avec vous; vous l'amènerez ici, vous l'introduirez dans mon appartement, et vous viendrez me prévenir de son arrivée. Tâchez de le déterminer à cette démarche.

D. FERNAND.

Mais, mon oncle, m'assurez-vous qu'il y a sûreté pour sa personne ?

D. PÉDRO.

Je ne vous assure rien, tout dépendra de la conférence que je veux avoir avec lui.

D. FERNAND.

En ce cas, seigneur, je veux conserver votre estime, je n'irai pas.

D. PÉDRO.

Eh bien, je ne vous y force point; mais voici ce qui arrivera: je vous consigne ici, je pars à l'instant pour Naples, et, avant la fin du jour, des troupes seront en marche pour aller cerner son asile, et il sera impossible qu'il échappe. Vous jugez qu'en ce cas la publicité de son arrestation m'ôterait tout moyen de le soustraire au sort qui le menace, quand j'en aurais la volonté.

D. FERNAND.

Mais si, malgré son innocence, il était assez malheureux pour être dépourvu de preuves suffisantes ?

D. PÉDRO.

Faites attention que ce ne sont point des preuves légales que j'exige: portez-lui cette assurance; enfin, pour vous ôter tout prétexte de vous refuser au parti que je propose, recevez ma parole que si je crois devoir agir avec rigueur, il aura deux heures pour pourvoir à sa sûreté.

D. FERNAND.

Eh bien, mon oncle, je vais trouver cet infortuné, il pensera comme moi, sans doute, que son intérêt veut qu'il se confie à votre loyauté.

D. PÉDRO.

Allez promptement, et songez que si la nuit de cette journée s'écoule avant votre retour, j'aurai déjà pris d'autres mesures.

D. FERNAND.

Avec lui, ou sans lui, vous me reverrez auparavant.

(il sort promptement.)

S C E N E X.

D. PÉDRO, JOSÉPHINE et SA TANTE.

JOSÉPHINE, *arrêtant D. Pedro qui va pour sortir.*
 Seigneur, daignez m'écouter un instant.

D. PÉDRO, *gravement.*
 Que me voulez-vous, signora ?

JOSÉPHINE, *à part, à sa tante.*
 Ma chère tante, je tremble ! ce regard sévère... j'ai peine à me soutenir !

D. PÉDRO, *lui prenant la main avec bonté.*
 Parlez sans crainte, je vous écoute.

JOSÉPHINE, *tremblante.*
 Seigneur... je dois vous faire un aveu...

D. PÉDRO, *avec plus d'intérêt.*
 Un aveu ? — Allons, remettez-vous et croyez au desir que j'ai de vous être utile.

JOSÉPHINE.
 Eh bien, seigneur, je ne puis abuser plus long-tems de vos bontés ; il faut à l'instant même que je cherche un autre asile.

D. PÉDRO.
 A l'instant même, dites-vous ?

JOSÉPHINE.
 Oui, seigneur, je mériterais tout votre mépris si je restais une heure de plus.

D. PÉDRO.
 Comment ?

JOSÉPHINE.
 Apprenez que je suis... (*elle sanglote.*)

D. PÉDRO.
 Parlez.

JOSÉPHINE.
 Je suis cette Joséphine, aimée de votre neveu, la malheureuse Joséphine, qui partage son amour : voilà celle à qui vous donniez un asile dans votre maison, celle à qui le devoir ordonne de dissiper votre erreur et de fuir à jamais les lieux où l'on peut rencontrer l'aimable D. Fernand ; oui, seigneur, cette Joséphine est devant vous.

D. FERNAND.
 Je le savais déjà, Signora ; mais je suis flatté, plus que vous ne pouvez le croire, de l'apprendre aussi de votre bouche. Je voudrais encore vous inspirer assez de confiance pour obtenir de vous d'autres éclaircissements ; le bonheur de D. Fernand est l'objet de tous mes vœux ; j'ai des projets sur son

établissement , mais je pourrais encore y renoncer , si je découvrais qu'il y eût, pour le rendre heureux, d'autres moyens compatibles avec l'honneur du nom qu'il porte et le rang auquel il peut prétendre. Si votre naissance était telle que l'exigent pour nous les convenances sociales , je pourrais...

J O S É P H I N E.

Ah ! seigneur , ne m'interrogez pas ! Joséphine n'est pas digne de vous appartenir.

D. P É D R O.

Auriez-vous à rougir du sang qui vous a fait naître ?

J O S É P H I N E.

Ce n'est que du vice que l'on doit rougir ; grâce au ciel , je n'ai que des parens vertueux , et ma naissance est peut-être égale à la vôtre.

D. P É D R O.

Qu'entends-je ? et pourquoi ne vous croyez-vous pas digne de nous appartenir ?

J O S É P H I N E.

Qu'il vous suffise d'apprendre que l'infortune est à jamais notre partage.

D. P É D R O.

Je veux la faire cesser ; croyez que j'en ai le pouvoir et la volonté. Parlez , Joséphine , je veux absolument savoir qui vous êtes.

J O S É P H I N E.

Pardonnez , seigneur ; mais je suis forcée de me taire.

D. P É D R O.

Vous n'aimez donc pas mon neveu ?

J O S É P H I N E.

Je n'aime point D. Fernand ! grand dieu ! au plus grand Roi de la terre , je préférerais D. Fernand , fut-il malheureux comme Joséphine et pauvre comme elle !

D. P É D R O, *attendri.*

Aimable personne , quelque pauvre et malheureuse que vous soyez ; si vous êtes d'ailleurs ce que vous dites , vous pourrez être son épouse ; mais parlez.

J O S É P H I N E.

Son épouse ! moi , l'épouse de D. Fernand ! non , non , ce bonheur n'est pas fait pour moi. Jamais ! jamais . . . fuir D. Fernand , l'adorer toujours , gémir et pleurer toute ma vie , voilà tout ce que je dois prétendre.

D. P É D R O, *à Charlotte.*

Madame , engagez donc votre aimable nièce à m'accorder plus de confiance. Daignez me dire au moins...

J O S É P H I N E.

De grâce , seigneur , ne nous interrogez pas davantage.

D. PÉDRO.

Vous vous obstinez en vain à vous taire ; croyez que j'ai des moyens de savoir par d'autres...

JOSÉPHINE, *avec fierté.*

Que dites-vous, seigneur ? je me permettrai de vous faire observer que lorsque je vous déclare notre résolution de fuir à jamais toute relation avec votre famille, vous n'avez pas le droit de chercher à dévoiler malgré nous des secrets que nous jugeons nécessaires.

D. PÉDRO.

Votre observation me plait, signora, j'ai tort ; mais n'attribuez, je vous en conjure, ce mouvement irréfléchi qu'au vif intérêt que vous m'inspirez. Rassurez-vous, je respecterai vos secrets.

JOSÉPHINE, *s'éloignant.*

Adieu donc, seigneur.

D. PÉDRO.

Où allez-vous, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Je me hâte de quitter des lieux...

D. PÉDRO.

Et vos ravisseurs ? non, non, signora, vous resterez aujourd'hui auprès de dona de Massaréna, mon épouse. Demain, je vous conduirai, moi-même à Naples, avec la signora votre tante, chez une dame respectable, où vous serez parfaitement en sûreté.

JOSÉPHINE.

Seigneur, notre situation est telle que nous ne pouvons accepter.

D. PÉDRO.

Signora, quand j'ai tort ou m'oblige, en m'en faisant apercevoir, mais quand j'ai raison, je suis inébranlable. Je vous laisse vos secrets, puisque vous voulez les garder ; en revanche vous me laisserez la satisfaction de vous prêter un appui que votre situation rend nécessaire. A demain, signora. (*à Charlotte.*) En vérité, madame, quoiqu'elle me contrarie, votre charmante nièce a su me mettre du parti de mon neveu. (*il sort.*)

SCÈNE XI.

JOSÉPHINE, CHARLOTTE.

JOSÉPHINE.

Ah ! ma tante ! de quelle félicité le généreux D. Pedro vient de me présenter l'image ! quoi ? j'aurais pu devenir l'épouse... Que dis-tu, malheureuse ? grand dieu ! si l'Ambassa-

deur allait découvrir que celle qu'il juge digne de faire le bonheur de son neveu, est la fille.... Cette idée m'accable ! elle me tue ! ô mon père !

CHARLOTTE.

Ma chère enfant, un seul soin doit nous occuper en ce moment ; si d'après les avis secrets qui nous sont parvenus, César de Suza...

JOSÉPHINE, *vivement en regardant autour d'elle.*

Chut !

CHARLOTTE.

Si mon malheureux frère, ton respectable père est réellement caché dans le royaume de Naples, espérons que nous découvrirons enfin sa retraite.

JOSÉPHINE.

Hélas ! cet espoir seul me soutient !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, HOMBRÉNÉGRÔ.

HOMBRÉNÉGRÔ, *à part en entrant.*

Dieu ! les voilà. Si je pouvais leur faire accepter...

CHARLOTTE.

Joséphine, voici quelqu'un ; rentrons.

JOSÉPHINE.

Que vois-je ? n'est-ce pas notre bon Ambroise, le valet-de-chambre de mon père ?

CHARLOTTE.

C'est lui-même !

JOSÉPHINE, *courant à lui et à voix basse.*

Ambroise, nous ne sommes ici connues que sous le nom...

HOMBRÉNÉGRÔ.

De Roïdéra ; le l'ai appris tantôt, comptez sur ma discrétion.

JOSÉPHINE, *toujours à voix basse.*

Mais, toi, mon cher Ambroise, tu es ici ! dis-nous vite si tu connais l'asile de mon père ?

HOMBRÉNÉGRÔ.

Non, signora.

JOSÉPHINE.

Hélas ! en t'appetcevant, un doux espoir m'avait saisie ; il va, me disais-je, nous donner des nouvelles de mon père.

HOMBRÉNÉGRÔ.

Je ne l'ai point vu depuis qu'il a quitté Madrid. J'en partis un an après ; depuis deux ans je suis établi à Naples ; c'est là qu'avec les épargnes que je fis chez le seigneur votre père, j'entrepris un commerce de librairie, où la fortune m'a

secondé assez pour me mettre à portée aujourd'hui de rendre quelques services. — J'en éprouve le plus vif desir... et je viens...

J O S È P H I N E.

Ah ! mon bon Ambroise ! tu l'as appris, sans doute ; l'horrible sentence est exécutée ! tu sais si mon père a mérité son sort !

H O M B R E N É G R O.

Non... non, signora, il ne l'a point mérité ! qui le sait mieux que moi !

J O S È P H I N E.

O mon père, il n'est donc plus sur la terre de retraite assurée pour toi. C'est en vain que ton cœur fut toujours l'asile de la vertu la plus pure ; voilà ton nom flétri : le prononcer, c'est réveiller l'idée d'un crime épouvantable ; il est devenu l'exécration de toute l'Espagne, et c'est sur ce nom respectable que la main d'un bourreau vient d'imprimer une éternelle infamie ! (*pleurant.*) Ah ! ma tante ! où fuir ? où nous ca cher ?

H O M B R E N É G R O, avec trouble.

O supplice !

C H A R L O T T E.

Calme-toi, ma Joséphine, Dieu connaît notre innocence, il voit nos larmes, il aura pitié de nos malheurs, et qui sait si sa justice ne nous apprête pas des consolations prochaines.

H O M B R E N É G R O, hésitant.

Ange du ciel, si je pouvais apporter au moins quelque adoucissement à vos peines... On m'a dit que l'indigence...

J O S È P H I N E.

Eh ! que m'importe la misère et tous les maux qu'elle entraîne à sa suite ! je puis tout supporter ! mais l'infamie ! l'infamie ! voilà le plus grand des malheurs.

H O M B R E N É G R O, avec l'accent d'une douleur sombre.

Il en est un plus grand, signora, c'est le remord.

(*Joséphine le regarde avec un étonnement naïf.*)

H O M B R E N É G R O, continuant.

Signora, vous pouvez me rendre un grand service.

J O S È P H I N E, pleurant.

Moi ? dans ma situation, rendre service à quelqu'un !

H O M B R E N É G R O.

Oui, signora, en souffrant que je vous sois utile. Daignez m'entendre ; la recherche que vous prétendez faire de votre père exige des moyens... qui vous manquent sans doute, l'or les facilite tous, il vous est nécessaire, ne regardez pas la condition de celui qui vous l'offre, ne voyez que le rôle qu'il

met à vous l'offrir, le plaisir que vous lui ferez en l'acceptant. Je fus dix ans le serviteur de votre père, c'est une dette que j'acquitte.

J O S E P H I N E , avec surprise.

Que dites-vous, Ambroise ?

H O M B R E N E G R O , tirant une bourse.

Je viens de recevoir cette somme, cette bourse contient cinquante ducats, c'est tout ce que j'ai sur moi; mais à Naples, je pourrai vous en offrir deux fois, trois fois d'avantage, sans me gêner en rien. De grâce, acceptez d'abord ceci.

J O S E P H I N E.

Qui ? moi, mon cher Ambroise, que j'accepte le fruit de ton industrie et du travail de toute ta vie ! non, Ambroise, je n'accepterai rien, mais je n'oublierai jamais ton offre généreuse.

H O M B R E N E G R O.

Vous ne voulez point... (se jetant à ses pieds.) Par pitié, signora, délivrez-moi... Faut-il donc vous dire, qu'en acceptant, vous ne me devez rien, pas même de la reconnaissance. Apprenez, puisque vous me forcez à cet aveu, que je ne vous fais qu'une restitution.

J O S E P H I N E.

Qu'entends-je ?

H O M B R E N E G R O.

Oui, cet or vous appartient. Les profits que j'ai faits au service de votre père... n'ont pas été toujours également licites; il en est quelques-uns... Prenez, prenez, cet or vous appartient.

J O S E P H I N E.

Comment, Ambroise ! pour nous forcer à accepter tes dons, tu vas jusqu'à vouloir t'avilir à nos yeux ! Si nous te connaissions moins, si nous ne savions le cas que mon père faisait de ton zèle et de ta fidélité..Non, non, j'apprécie tout ce qu'il vaut, ton généreux mensonge.

H O M B R E N E G R O , à part.

Mensonge ! ah ! plutôt au ciel.... (haut.) Vous me refusez donc ?

J O S E P H I N E.

Je n'accepterai rien, te dis-je ?

H O M B R E N E G R O , à part.

Le ciel a donc décidé qu'aucune action louable ne sera plus désormais en mon pouvoir !

J O S E P H I N E.

Je t'afflige, Ambroise, mais crois que ce n'est point par un vain orgueil que je te refuse. Je n'ai véritablement pas besoin de ce moment...

H O M B R E N É G R O .

Vous en avez besoin , je le sais. Ah ! signora , vous ne savez pas le tourment... Votre refus est un poignard que vous enfoncez-là. (*Béatrix paraît dans le fond et écoute.*)

S C E N E X I I I .

L E S P R É C É D E N S , B É A T R I X .

B É A T R I X , *à part, dans le fond.*

Hombrenégro connaît ces dames !

C H A R L O T T E , *à voix basse.*

Écoute , Ambroise , nous refusons ton or , mais nous accepterons tes bons offices dans les démarches secrètes que nous avons à faire.

B É A T R I X , *dans le fond.*

Ils se parlent avec mystère !

C H A R L O T T E , *continuant*

Tu pourras plus librement que nous parcourir tous les lieux où nous présumerons que peut se cacher...

J O S E P H I N E , *avec effroi.*

Silence ! on nous écoute.

B É A T R I X , *dans le fond.*

On m'a vue , je ne saurai rien !

(*On entend du bruit au dehors.*)J O S E P H I N E , *se retournant avec inquiétude.*

Quel est ce bruit ?

B É A T R I X , *haut.*

Ah ! voilà le duc d'Arvillas.

J O S E P H I N E .

Le duc ! — Ma tante , dérobons-nous à sa vue.

(*elle s'éloigne.*)H O M B R E N É G R O , *à part.*

Le duc d'Arvillas , fâchense rencontre ?

(*Il tâche de s'esquiver sans être vu du Duc.*)

S C E N E X I V .

L E D U C , Dona L É O N O R A , H O M B R E N É G R O ,
B É A T R I X , Une suivante de Dona Léonora , Valets
du Duc.

L E D U C , *à part en entrant*

Que vois-je ? Joséphine en ces lieux !

(*Joséphine achève de sortir avec sa tante.*)Dona L É O N O R A , *les regardant aller.*

Ah ! mon frère , l'aimable personne ! (*à un Domestique*
L'Hermité du Pausilippe.)

D

de D. Pédro qui se présente.) Dona Spinoletta de Massaréna
est-elle visible?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame.

Dona LÉONORA.

Conduisez-moi, (à elle-même.) L'aimable personne! je
veux absolument faire sa connaissance.

(*elle sort et suit la Domestique avec sa suivante.*)

S C E N E X V.

LE DUC, HOMBRENÉGR0, BÉATRIX, Valets du Duc.

(Tandis que Léonora parlait, le duc avait jeté les yeux sur Hombrenégro et l'avait arrêté d'un geste au moment qu'il allait sortir.)

LE DUC.

Tu es ici, toi? qu'y fais-tu?

HOMBRENÉGR0.

Excellence, il y a deux ans que je suis honnêtement établi
à Naples.

LE DUC.

Honnêtement! — Viens-tu familièrement dans cette mai-
son?...

HOMBRENÉGR0.

Je suis libraire et je fournis à D. Fernand toutes les nou-
veautés qui paraissent.

LE DUC.

Les nouveautés?

HOMBRENÉGR0.

Informez-vous de moi, Excellence; ma conduite est irré-
prochable.

LE DUC, riant.

Ah! ah! ah! parbleu! tu es un plaisant drôle.

BÉATRIX, à part.

Comme il le traite donc!

LE DUC, continuant de rire.

J'avais beau te faire chercher à Madrid, pour certaine af-
faire où ton adresse m'eût été fort utile. Il est vrai que tes
services sont un peu chers.

HOMBRENÉGR0.

Excellence, je vous supplie...

LE DUC.

Allons, je vois qu'on ne te connaît point ici.

BÉATRIX, à part.

Je tombe de mon haut!

(Hombrenégro profite de l'entrée de Pédrillo pour s'esquiver.)

S C E N E X V I.

LE DUC, BÉATRIX, PÉDRILLO, Valets du Duc.

LE DUC, *à Pédrillo qui entre.*

Eh ! d'où viens-tu donc , Pédrillo , qu'on ne t'a point vu depuis hier au soir ?

PÉDRILLO.

Ma foi , Excellence , vous ne devineriez jamais ce que je viens de tenter pour votre service ; mais j'ai manqué mon coup. (*à voix-basse.*) Joséphine est ici.

LE DUC.

Ah ! tu m'y fais penser ; oui , elle est dans cette maison.

PÉDRILLO.

Dans cette maison , dites-vous ? par quel hasard...

LE DUC.

Je n'en sais rien. (*à Béatrix qui était restée dans le fond.*) Ma bonne , connaissez-vous ces deux dames que j'ai vues sortir , quand je suis entré ?

BÉATRIX.

Non , monseigneur ; il n'y a pas plus d'une heure qu'elles sont arrivées. L'Ambassadeur et son neveu les ont arrachées des mains de gens masqués qui les enlevaient.

LE DUC, *regardant Pédrillo.*

Qu'entends-je ?

PÉDRILLO.

Oui , Excellence ; voilà l'histoire du coup que j'ai manqué. J'avais pris avec moi quatre lazzaroni que je croyais braves. Je me faisais une fête de vous surprendre...

LE DUC.

Pédrillo , je n'aime point qu'on me serve à mon insu. D'ailleurs ne vous avais-je pas prié de ne plus vous occuper de cette intéressante personne ? elle a su me convaincre à Madrid qu'elle était honnête , et , sans qu'elle s'en doutât , j'avais moi-même facilité son évasion. Je vous chasse.

BÉATRIX.

Il me paraît qu'elle s'est ici trouvée en pays de connaissance. Je viens de la surprendre en conférence secrète avec Hombrenégro.

PÉDRILLO, *à part.*

Comment ! ce coquin-là est ici ?

LE DUC, *avec surprise.*

Avec Hombrenégro ? en conférence secrète ?

BÉATRIX.

Très-secrète ; car quand j'entrai , sans penser à rien , j'en-

tendis la jeune personne qui dit à voix basse : Silence ! on nous écoute.

LE DUC, *à lui-même.*

Elle est connue d'Hombrenégro !

PÉDRILLO.

Eh bien , Excellence , me chassez-vous encore ?

LE DUC, *à Béatrix.*

Pourriez-vous me retrouver cet homme aujourd'hui ?

BEATRIX.

Il n'est sûrement point encore reparti pour Naples. Je le trouverai à l'auberge où il dine.

LE DUC.

Je veux avoir avec lui un entretien particulier. Faites-moi le plaisir d'aller lui dire de venir attendre dans cette maison. S'il faisait quelque difficulté, dites-lui que je le lui ordonne. Entrons chez D. Pédro ; suis-moi , Pédrillo.

(*il sort avec Pédrillo.*)

SCENE XVII.

BEATRIX, *seule.*

Eh ! mon dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ? cet Hombrenégro , que le duc a traité si mal , c'est donc un coquin , celui-là ? D'un autre côté , ces dames qui lui parlaient de démarches secrètes , de lieux où l'on se cache... Il y a du mystère ! il y a du mystère !

(*elle sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin magnifique , où tout est préparé pour une fête ; à gauche on voit un pavillon d'une architecture élégante ; au-delà du jardin , dans l'éloignement , le Mont-Pausilippe.

SCENE PREMIERE.

Les Gens de l'Ambassadeur , ensuite FRANCESCO.

(Les gens de l'Ambassadeur achève de préparer le décor d'une fête. Les uns viennent d'arranger un banc de gazon à droite , les autres viennent d'ornor de guirlandes les colonnes du pavillon à gauche. Francesco survient.)

FRANCESCO

EH bien , cela n'est pas encore fini ? voilà deux heures que le duc est arrivé , et l'on ne tardera pas à commencer la fête. (*On lui montre que tout est terminé.*) Allons , c'est fort bien. Écoutez , mes amis , l'Ambassadeur veut que les habitans du village viennent participer à cette fête : allez les en prévenir. Dites aux jeunes qu'on y dansera , aux vieux qu'on y boira. Qu'ils soient tous ici dans une demi-heure au plus tard. Il est inutile de leur recommander , surtout aux jennes filles , de mettre leurs plus beaux atours. Allez vite.

(*Ils sortent tous joyeusement par la droite.*

FRANCESCO, d lui-même.

J'apperçois le duc et son valet , trameraient-ils encore quelque chose contre cette pauvre Joséphine ? Cependant j'ai peine à croire qu'ils l'osassent dans cette maison.

(*Il sort par la gauche.*)

SCENE II.

LE DUC, PEDRILLO.

PEDRILLO.

Oui , Excellence , il faut que le coquin d'Hombrenégro soit converti. Il n'est connu dans se pays que comme un honnête homme. Il s'y distingue , dit-on , par ses bonnes œuvres et la conduite la plus régulière. S'il est ainsi , il nevous sera pas d'une grande utilité dans vos projets.

LE DUC.

Ce que tu dis n'est pas possible.

PÉDRILLO.

Pourquoi donc , seigneur ? je le crois très - possible , moi. Il a peut-être fait fortune.

L E D U C , *riant.*

Et tu crois que c'est une raison pour cesser d'être un vaurien ?

P É D R I L L O .

Sans doute. On fait un vilain métier pour vivre , puis on le quitte , quand on peut vivre sans cela. Nous le voyons tous les jours. Hombrenégro était à Madrid dans le premier cas : vous vous rappelez qu'avec cent ducats , vous achetâtes alors ses services auprès de la petite Thérèse , fille de son hôtesse. Au reste , c'est la seule fois que vous employâtes cet homme , puisque nous le perdimes de vue quelque tems après. Je conclus donc que s'il est aujourd'hui honnêtement établi à Naples , et s'il y a fait une petite fortune , il ne sera plus homme à vous servir auprès de Joséphine , comme il l'a fait à l'égard de cette Thérèse.

L E D U C .

C'est fort mal conclure. Je n'ai pas encore vu de fripon devenir honnête homme en s'enrichissant. Je n'ai point oublié , qu'outre les cent ducats , dont tu parles , Hombrenégro s'en appropria cent autres , dont il avait besoin , disait-il , pour assurer le succès de l'entreprise. J'ai su qu'il n'en a pas dépensé un maravédis.

P É D R I L L O .

Cela prouve son adresse et non point sa friponnerie. D'autres auraient dépensé cette somme , sans réussir ; il a réussi , sans rien dépenser , qu'aviez-vous à dire ? Ne fallait-il pas payer quelqu'un ? il s'est payé lui-même : c'est donc de l'argent légitimement gagné !

L E D U C .

Fort bien. Mais je n'en crois pas davantage à sa conversion. S'il est plus riche aujourd'hui , il faudra que je le paye plus cher , voilà toute la différence que j'y trouve. J'avais cependant renoncé à la charmante Joséphine ; mais aussi pourquoi connaît-elle si particulièrement cet homme-là ? je veux absolument savoir en quoi consistent les relations qu'ils peuvent avoir ensemble. Je verrai ensuite à quoi me résoudre.

S C E N E I I I .

L E S P R É C É D E N S , B E A T R I X .

L E D U C , à *Béatrix.*

Eh bien , ma bonne , cette homme viendra-t-il ?

B E A T R I X .

Oui , monseigneur ; il me suit ; mais je ne puis revenir de mon étonnement. A peine lui eus-je dit que vous vouliez absolument lui parler , qu'un mouvement extraordinaire décom-

posa sa figure , au point qu'il faisait peur à voir. Que me veut-on , disait-il , entre ses dents ? puis il resta immobile. Viendrez-vous , lui dis-je ? pas de réponse. Je le tire par le bras : viendrez-vous , répétai-je encore ? — Alors il me regarde fixement , me saisit le poignet , me le serre à m'en faire mal , et me dit enfin : oui , je vous suis.

LE DUC.

Voilà un singulier personnage !

BÉATRIX.

Eh ! tenez , monseigneur , le voilà au coin de cette charmille.

LE DUC.

Allez lui dire d'approcher.

(*Béatrix sort et rentre aussitôt avec Hombrenégro.*)

SCÈNE IV.

LE DUC, PEDRILLO, HOMBRENÉGRO,
BÉATRIX.

(*Béatrix reste dans le fond à observer avec curiosité.*)

LE DUC.

Eh bien , Hombrenégro , que signifie ce mouvement de frayeur qu'on a remarqué sur ta figure , quand on t'a dit que je voulais te parler ? il y a donc quelque chose qui te mériterait mes reproches ou mon ressentiment , si j'en étais instruit ?

HOMBRENÉGRO.

Quelque chose , Excellence ?.. J'ignore absolument ce qu'on veut dire. Je suis honnête homme , et je n'ai rien à craindre.

LE DUC.

Eh mais , tu trembles encore , en me disant cela. (*souriant.*) Allons , si c'est pour les cent ducats que tu sais bien , sois tranquille , il n'en sera pas question.

HOMBRENÉGRO, *d part.*

Son visage est riant : rassurons-nous. (*haut.*) Seigneur , les cent ducats. . .

LE DUC.

Laissons cela , te dis-je. — Tu connais donc particulièrement ces dames avec qui l'on t'a vu tantôt , en confidence secrète ?

BÉATRIX, (*derrière, d part.*)

Ah ! bon ! je vais savoir. . . .

HOMBRENÉGRO, *avec un mouvement de terreur.*

Ces dames ? — Seigneur , je . . . oui , je les connais.

LE DUC.

Eh bien , voilà tes frayeurs qui te reprennent encore !

HOMBRENÉGRO.

Mais , point du tout , Excellence.

L E D U C , regardant autour de lui.

Voyons si personne ne peut nous entendre.

(Le duc fait le tour du théâtre, aperçoit Béatrix qui se cache à côté du pavillon, et la fixe d'un œil sévère. Celle-ci se retire avec confusion.)

S C E N E V.

L E D U C , P É D R I L L O , H O M B R E N É G R O .

H O M B R E N É G R O , d part.

Qu'a-t-il donc à me dire sur ces infortunées? me faudra-t-il toujours craindre, toujours trembler! quelle existence!

P É D R I L L O , au Duc qui regarde encore autour de lui.

Personne, Excellence, j'y aurai l'œil.

L E D U C , se rapprochant d'Hombrenégro.

Tu connais donc Joséphine Roïdéra ?

H O M B R E N É G R O .

Seigneur, c'est une personne bien malheureuse et bien estimable!

L E D U C .

Estimable? et elle te connaît particulièrement!

H O M B R E N É G R O .

Seigneur. . . .

L E D U C .

Quel est actuellement l'état de ta fortune? Es-tu riche?

H O M B R E N É G R O .

Assez pour être heureux, si l'argent donnait le bonheur et le repos. Hélas! je voudrais être encore aussi pauvre que je l'étais autrefois!

P É D R I L L O .

Eh mais, rien n'est plus facile. Si l'argent vous incommode, vous pouvez, sans aller bien loin. . . .

L E D U C .

Je le comprend. Il voudrait en gagner beaucoup sans travail. Et bien, Hombrenégro, je puis te procurer cet avantage; le veux-tu?

H O M B R E N É G R O .

Seigneur, cela dépend des conditions que vous mettez à vos bienfaits.

P É D R I L L O , bas au Duc.

Nous le tenons, Excellence.

L E D U C .

Voici ce que je veux de toi. J'ai vu Joséphine à Madrid. Elle m'a plu, je le lui ai témoigné; elle a fait la cruelle, et mes soins ont été perdus; mais je la retrouve ici, j'apprends qu'elle te connaît, qu'elle te parle confidemment. Cette circonstance me porte à croire que tu peux me rendre un signalé service.

H O M B R E N É G R O .

Que me proposez-vous? moi! seigneur. . . .

LE DUC.

Loin de moi l'idée d'une violence coupable. Que je puisse à loisir lui parler seulement; si mon amour ne peut la toucher, elle sera libre et respectée. Puis-je compter sur toi ?

HOMBRÉNEGRO.

Non, seigneur. L'idée seule de cette trahison me fait horreur.

LE DUC.

Est-ce bien Hombrenégro que j'entends parler ?

PÉDRILLO.

Il veut se faire payer plus cher, seigneur.

LE DUC.

Eh bien, parle. Quel prix exige-tu ?

HOMBRÉNEGRO.

Aucun. Rien ne me fera trahir cette infortunée.

LE DUC.

Pourquoi ?

HOMBRÉNEGRO.

Ce serait une scélératesse.

LE DUC.

Et depuis quand n'es-tu plus un insigne vaurien ?

HOMBRÉNEGRO.

Seigneur, je suis un misérable qui mérite tout le mépris dont vous m'accablez. Mais Joséphine est sacrée pour moi.

LE DUC, avec impatience.

Finissons. Voici mon dernier mot : cinq cent ducats ou les plus terribles effets de mon ressentiment, choisis.

PÉDRILLO, au Duc.

Seigneur, vous allez trop vite aussi : à moitié moins vous le teniez.

LE DUC, à Hombrenégro.

Eh bien ?

HOMBRÉNEGRO.

Je choisis votre ressentiment.

PÉDRILLO, à part.

Ceci me passe, par exemple !

LE DUC.

Quel homme est-tu donc ? — Je commence à croire que cette femme.... mais au moins dis-moi comment cette aimable personne a le malheur de connaître un homme de ton espèce. Quel est son état, sa famille ? dis-moi tout ce que tu sais à son égard.

HOMBRÉNEGRO.

C'est son secret : je ne puis vous le révéler. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai beaucoup connu son père, homme aussi respectable qu'il est malheureux.

L'Hermite du Pausilippe.

E

L E D U C.

Eh bien , ne parlons pas plus , de cette jeune personne qui peut mériter en effet de respectueux égards. Mais je te promets la même récompense , si tu me dis seulement l'état et le véritable nom du père de Joséphine.

H O M B R E N E G R O.

Seigneur ! vous m'offririez dix fois davantage que je ne dirais rien.

L E D U C , après l'avoir regardé un instant sans parler ,
avec l'air du plus grand étonnement.

Eh ! quoi ? est-ce toi , toi Hombrenégro , qui voudrais me forcer à t'accorder mon estime ?

H O M B R E N E G R O , avec un mouvement rapide.

Votre estime , seigneur ! — Ah ! ne la profanez pas ! (autre mouvement de surprise de la part du Duc.) Je n'ai qu'une prière à vous faire , et je vous la fais à genoux. Renoncez à vos projets sur Joséphine ; et croyez qu'avec la beauté d'un ange , elle en a l'innocence et la pureté. Me permettez-vous d'y renoncer ?

L E D U C.

Lève-toi , homme inconcevable. Oui , je te le promets.

H O M B R E N E G R O.

Je suis content. Souffrez que je me retire.

(Le Duc reste immobile et Hombrenégro s'éloigne.)

S C E N E V I.

L E D U C , P E D R I L L O.

L E D U C.

Cet homme à quelque chose d'extraordinaire !

P É D R I L L O.

Pour moi , je n'en reviens pas.

L E D U C.

Avec une conduite aussi louable , tant d'abjection n'est pas naturelle.

P É D R I L L O.

Refuser cinq cent ducats , pour un petit acte de complaisance !

L E D U C.

Oh ! voilà ce qui t'émerveille , toi. Je conçois cela. Tu n'en ferais pas autant , je gage ?

P É D R I L L O.

Non , en vérité. Vous savez trop que mon zèle pour votre service n'a pas besoin de l'appât d'une si forte récompense. Vraiment cet homme m'a tout édifié : je me reproche , en ce moment , de me sentir si peu de disposition à lui ressembler.

L E D U C.

Pédrillo , tu es un grand coquin , sans doute ; mais si tu ressembrais à cet homme , quelque soit sa prétendue délicatesse , tu ne resterais pas une heure de plus à mon service.

P É D R I L L O.

Pourquoi donc , seigneur ?

L E D U C.

Je ne sais , mais il me semble que je ne me croirais pas en sûreté auprès de lui. Son œil sombre , quand il le roule sous son noir sourcil , offre quelque chose d'effrayant , de glaçant... Tiens , si l'on venait me dire que c'est un infâme scélérat , je n'en serais point étonné.

P É D R I L L O.

Ah ! laissons-là cet homme. Ce que vous en présumez me fait frissonner. Que ferez-vous de Joséphine ?

L E D U C.

Je la respecterai. Je ne prétends plus qu'on m'en parle , et , si tu ne veux pas que je te chasse.....

P É D R I L L O.

Cela suffit , seigneur.

L E D U C.

Quelqu'un vient de ce côté. Je retourne auprès de l'Am-
bassadeur.

P É D R I L L O.

Voyez donc , Excellence ; c'est un Hermite qu'un jeune seigneur accompagne. (*Le duc s'éloigne , Pédrillo le suit.*)

S C E N E V I I.

CESAR DE SUZA , en hermite , D. FERNAND.

D. FERNAND , en entrant d Suza qui le suit.

C'est le duc d'Arvillas. Il rentre au château.

S U Z A.

Le duc d'Arvillas est ici ? ciel ! il me connaît. Il est parent de ce malheureux Joseph de la Torrè , et s'il m'apercevait.....

D. FERNAND.

Ne craignez rien. Avec ce déguisement , il faudrait vous examiner de bien près pour vous reconnaître. (*regardant vers la gauche.*) Plusieurs personnes vont et viennent là-bas sous ce péristyle. Attendons.

S U Z A.

Que de précautions ! et qui ne pourront me soustraire au sort qui me menace !

D. FERNAND.

Ecartez ces sombres idées. Mon oncle est juste , et si , comme

je l'espère, vous pouvez le convaincre de votre innocence, vous êtes sauvé.

S U Z A

Bon jeune homme ! oui, je suis innocent : mais je n'ai aucun moyen de le prouver.

D. F E R N A N D.

Vous n'avez aucun moyen ?

S U Z A.

Aurais-je fui, si j'en avais eu, lors de l'attentat commis sur Joseph de la Torrè, et lorsque cette fuite même était un motif d'accusation de plus contre moi ? Je vois que depuis trois ans on n'a point recueilli de nouvelles lumières sur ce crime affreux, puisque le tribunal de Madrid vient de m'en juger convaincu. Une infamante effigie... Ah ! mon cher Fernand, vous m'entretenez quelquefois de vos peines. Contemplez ma destinée, jeune homme, et rougissez de l'importance qu'à votre âge on accorde aux chagrins passagers d'un amour contrarié. Et moi, aussi, j'ai connu l'amour et ses tourmens. L'amour est une ivresse que le tems dissipe ; ses tourmens ne sont que les accès du délire : ils ne sont pas même sans quelque charme, par le surcroît d'activité qu'ils donnent au feu de la jeunesse ? mais la perte successive des objets qui nous attachent à la vie, d'un fils, d'un épouse, d'un ami ; mais la misère, mais l'infamie, mais l'idée douloureuse d'une fille chérie, d'une tendre sœur qui les partagent, voilà des malheurs véritables, voilà ceux que j'éprouve. C'est pour ceux-là qu'il n'y a point de consolation sur la terre ; ce n'est qu'en levant les yeux au ciel, où réside le suprême consolateur, que je trouve la force de les supporter.

D. F E R N A N D.

Infortuné vieillard ! ah ! croyez qu'il vous reste au moins un ami.

S U Z A, regardant vers le fond.

J'aperçois encore là-bas ce Mont-Pausilippe, où j'avais cru trouver un asile impénétrable. Depuis que je l'habitais, je m'étais occupé des moyens de le faire connaître à ma fille. Des avis vagues, les seuls que j'osasse risquer, lui étaient peut-être déjà parvenus. Peut-être aussi le tems approchait où elle serait venue mêler ses larmes à celles de son père ! hélas ! ma fille arrivera dans cet asile et ne m'y trouvera plus ; pauvre enfant ! si jeune ! si belle, elle va se consumer dans la douleur et mourir abandonnée, comme la fleur qui brille un instant et meurt dans un désert ! ah ! je ne la reverrai plus !

D. F E R N A N D.

Que dites-vous ?

C'en est fait, mon ami, je ne sortirai d'ici que pour aller à l'échafaud.

D. FERNAND.

Vous me faites frémir ! et pourquoi donc avez-vous consenti à me suivre ? vous ai-je dissimulé le danger que vous courriez ? il était peut-être possible de vous soustraire à toutes les recherches. Ecoutez, seigneur, il en est tems encore : sortons de cette maison, j'assurerai votre suite par tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

S U Z A.

Non, mon cher Fernand. J'ai bien réfléchi, avant de me déterminer à cette démarche. D. Pedro veut me voir en secret, m'avez-vous dit ; il croit donc qu'il est possible que je sois innocent. Si je fuyais encore, ne serait-ce pas le convaincre, comme tout le monde, que je suis coupable, et ne se croirait-il pas en droit de vous dire : D. Fernand, vous le voyez, celui que vous appelez votre ami, n'est qu'un vil scélérat. Non, non, je veux rester.

D. FERNAND.

Eh bien, éloignons-nous de ce lieu. Mais quelqu'un vient par cette allée. Cachez-vous le visage. — Ah ! nous n'avons rien à craindre : c'est ma chère Joséphine.

S U Z A, à part.

Joséphine ! — Ah ! celle qui porte ici ce nom est plus heureuse que ma fille sans doute ! (*Il s'assied sur un banc à droite.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPHINE, SA TANTE,
entrant par la droite.

(*César de Suza se cachant le visage, écoute sans détourner la tête.*)

D. FERNAND, à Joséphine qui entre.

Aimable Joséphine, je vous revois enfin !

JOSEPHINE.

D. Fernand, je viens vous dire adieu, nous nous voyons en ce moment pour la dernière fois.

S U Z A, à part.

Qu'entends-je ? Cette voix....

D. FERNAND.

Que dites-vous ?

JOSEPHINE.

J'ai demandé moi-même à votre oncle cette prompte séparation. Je lui ai dit notre amour, et vous me voyez encore pénétrée des bontés dont il a daigné m'honorer. Ah ! D. Fernand.... (*Elle s'arrête en apercevant César de Suza.*)

D. FERNAND.

C'est un ami. Parlez sans crainte.

SUZA, à part, avec agitation.

Grand Dieu ! c'est elle ! écoutons, avant de me faire connaître.

JOSEPHINE.

Il faut nous séparer, D. Fernand. Votre oncle a des projets qu'il est de votre devoir de ne point contrarier. C'est peut-être la sœur du duc d'Arvillas qu'il vous destine. Elle est ici, je l'ai vue, je lui ai parlé : elle est charmante et peut faire votre bonheur. Qu'elle soit heureuse avec vous, quant à moi, le ciel m'a condamnée à des larmes éternelles. Souffrez que j'aie les répandre loin des lieux où je puis entendre prononcer votre nom.

D. FERNAND.

Non, cruelle amie ; je renoncerais aux bienfaits, à l'amitié même de mon oncle, plutôt que de vous abandonner. Je ne chercherai plus à pénétrer vos secrets. Qui que vous soyez, avec tant de vertus et de charmes, vous seule pouvez faire mon bonheur.

JOSEPHINE.

Il faut nous séparer, vous dis-je. Adieu, D. Fernand.

SUZA.

Fille vertueuse, autant qu'infortunée !

(*Joséphine regarde attentivement César de Suza.*)

D. FERNAND.

Que regardez-vous donc, Joséphine ? est-ce que vous connaissez.....

JOSEPHINE, avec le plus grand trouble.

Ma tante..... ma tante.....

CHARLOTTE.

Quoi donc, ma chère amie ?

(*Joséphine, sans pouvoir parler, montre César de Suza à sa tante.*)

Eh bien, cet homme.....

(*César découvre sa figure : Joséphine pousse un cri.*)

JOSEPHINE, se précipitant dans les bras de son père.

Mon père !

D. FERNAND.

Son père ! grand dieu ! (*Il reste immobile.*)

CHARLOTTE.

Ah ! mon frère !

SUZA, les embrassant alternativement.

Ma chère enfant ! — Ma sœur ! — (*à Joséphine.*) Ma Joséphine, que je te serre contre mon cœur !

J O S E P H I N E.

Mon père ! (*Elle l'embrasse encore en sanglottant ; puis se retournant vers D. Fernand, elle lui dit avec calme et dignité :* Vous vouliez me connaître, D. Fernand ; voilà mon père.

D. F E R N A N D, *d lui-même.*

La foudre m'a frappé !

J O S E P H I N E, *d son père.*

Mais, mon père, par quelle fatalité vous vois-je dans cette maison ? je frémis du danger que vous courez. L'Ambassadeur va vous faire arrêter ; le duc d'Arvillas... vous êtes perdu.

S U Z A.

Je m'attends à tout, ma fille. Mon infortune est telle que rien n'y peut ajouter. La mort est même pour moi désirable. Mais toi, ma fille, que vas-tu devenir ? quel funeste héritage je te laisse ! la misère, un nom déshonoré ! Ah ! fuis au moins l'infamie ; séparons-nous, et cache au monde entier que c'est à César de Suza que tu dois la vie ?

J O S E P H I N E.

Moi, que je fais ? que je me sépare de vous ? tant que je pourrai vous voir, vous entendre et mêler mes larmes aux vôtres ! non, non, mon père, je ne vous quitte plus ; et si l'on vous traîne au supplice, tout Madrid me verra sur votre échafaud, vous serrer dans mes bras et me glorifier de vous appartenir. C'est là, devant la foule immense, que vos mains pures s'étendront sur ma tête, et que je recevrai, mourante mais sans rougir, la dernière bénédiction de mon père !

S U Z A.

Aimable enfant ! — O mon Dieu ! c'est ta bonté qui m'envoie cet ange consolateur ! L'aurais-je pu croire ? un mouvement de joie pure et céleste est venu ranimer ce cœur flétri par la douleur.

J O S E P H I N E, *regardant vers la droite.*

Ciel ! on vient de ce côté !

D. F E R N A N D.

Ce sont les habitans du village qui viennent se réunir à la fête.

S C E N E I X.

L E S P R É C É D E N S, Paysans et Paysannes.

(Une troupe de Villagers entre par la droite, aux sons du tambourin et du haut-bois, traverse le théâtre en dansant et sort par la gauche.)

J O S E P H I N E.

Hélas ! l'allégresse éclate sur ces visages, tandis que nous... là, une joie paisible, ici, la douleur et le désespoir ! ah ! mon père ! — Mais pourquoi venez-vous en ces lieux ?

Il l'a fallu , ma fille.

D. FERNAND.

Ma chère Joséphine, ne redoutez rien pour votre père dans cette maison, il pourra fuir encore de l'aven même de mon oncle; mais il est important que personne ne puisse ici le reconnaître.—Mais j'aperçois le Duc qui s'approche avec mon oncle. Allons par cette allée : c'est en faisant un long détour que je vous conduirai sans danger jusqu'à l'appartement de D. Pédro. *(Ils sortent tous quatre par la droite.)*

S C E N E X.

L E D U C. D. P É D R O.

L E D U C.

Oui, monsieur de Massaréna, ja me sans honoré d'une alliance avec votre famille, mais j'y vois en ce moment, une petite difficulté. D. Fernand est pris ailleurs, il aime, m'a-t-on dit, une certaine Joséphine, qui est vraiment charmante.

D. P É D R O.

Cela ne peut-être un obstacle. Un caprice pour une fille inconnue, à laquelle il ne peut vouloir s'unir...

L E D U C.

Il l'aime enfin et beaucoup. Si c'est un caprice, attendons qu'il se passe; si, plus tard, ma sœur plaît à D. Fernand, si D. Fernand la rend sensible, eh bien, vous me verrez le premier à solliciter cette alliance. Jusques-là, je ne dirai pas même à ma sœur ce que nous avons projeté pour elle. Mais j'ai à vous parler d'un autre objet. On assure que César de Suza est dans le royaume de Naples. La cour de Madrid m'a chargé d'exciter votre zèle à tâcher de le découvrir; elle desire qu'il en soit fait un salutaire exemple, et que ce grand coupable soit enfin livré à l'exécution de son jugement.

D. P É D R O.

Je m'étonne que la cour de Madrid attache encore, après trois ans, une si grande importance à cette affaire.

L E D U C.

Je ne vous dissimule pas que moi, particulièrement, j'y mets un vif intérêt. Joseph de la Torrè, victime de la barbarie de Suza, tenait à ma famille, et tous ceux de notre maison ne voyent que de la justice dans la poursuite de cette vengeance.

D. P É D R O.

Mais est-il bien prouvé que César de Suza soit réellement l'auteur du crime ?

L E D U C.

Personne, à Madrid, n'a le moindre doute à cet égard. D'ailleurs, l'intégrité et la sagacité des juges qui l'on condamné sont connues.

D. P É D R O.

Il est possible cependant...

L E D U C, *souriant.*

Pardon, mais voilà suffisamment parlé d'affaires aussi sérieuse. Je ne les aime point. Il est, je crois, question d'une fête que votre galanterie nous a préparée. Cette affaire-ci, mon cher Massaréna, est tout-à-fait de mon ressort, et ma sœur et moi, sommes tout disposés à y prendre part.

D. P É D R O, *à quelqu'un qui paraît au bord de la coulisse.*
Avertissez tout le monde.

L E D U C.

Je n'ai point encore vu D. Fernand ?

D. P É D R O.

Il était sorti, quand vous êtes arrivé; il ne doit plus tarder à rentrer.

S C È N E X I.

Dona L É O N O R A, L E D U C, D. P É D R O.

Dona L É O N O R A.

Mon frère, je viens de faire une bien intéressante amie. C'est Joséphine Roïdéra que j'ai tantôt long-tems entretenue dans l'appartement de Dona Spinoletta de Massaréna. Elle est triste, je suis gaie, et cependant nous nous sommes parfaitement entendues. En voyant, à chaque instant, au bord de ses paupières, des larmes qu'elle s'efforçait de retenir, les miennes sont coulées, je l'ai embrassée; elle a pleuré sans contrainte, et son cœur en fut soulagé. Mon frère, je l'aime à la folie.

L E D U C.

Sais-tu, ma sœur, que D. Fernand l'aime aussi à la folie ?

Dona L É O N O R A.

Et il fait bien. Elle est charmante, et je ferais peu de cas de son goût, s'il ne l'aimait éperduement. (*d D. Pedro.*) Expliquez-moi donc, monsieur de Massaréna... cette aimable personne m'a dit qu'elle partait demain, pour aller je ne sais où, bien loin, si loin qu'on n'entendra plus parler d'elle. Je n'entends pas cela du tout. Je veux quelle reste ici; et, quand nous partirons, je l'emmené avec moi.

L E D U C.

Non pas, non pas, ma chère sœur, je m'y oppose, moi.
L'Hermite du Pausilippe.

F

Dona LEONORA.

Pourquoi donc ?

LE DUC.

Elle est trop aimable, et je la verrais trop souvent.

Dona LEONORA.

Vous êtes un bien mauvais sujet, mon frère.

LE DUC.

Mais, pas trop. Je te donne en ce moment la preuve du contraire.

Dona LEONORA.

Eh bien, au moins, elle restera ici tout le tems que nous y resterons nous même, n'est-ce pas M. de Massaréna ?

D. PÉDRO.

Songez donc, signora, que cette personne nous est inconnue, qu'elle s'obstine à garder le silence sur ce qui la regarde, et que dans la circonstance où mon neveu...

Dona LEONORA

Eh bien, accordez-moi le tems nécessaire ; je saurai pénétrer tous ses secrets.

D. PÉDRO.

J'en doute. Malgré tout ce que j'ai pu lui dire pour exciter sa confiance, je n'ai rien obtenu.

Dona LEONORA.

Eh mais, je le crois bien. Vous êtes très-habile sans doute ; mais ce n'est point ici une affaire de cabinet. Je m'en charge, moi. Je verrai Joséphine, je l'aimerai, je pleurerai avec elle, et, quand je saurai tout, je remuerai ciel et terre pour mettre un terme à ces maux.

D. PÉDRO.

Elle ne voudra point rester.

Dona LEONORA.

Pardonnez-moi, si vous l'en priez.

D. PÉDRO.

Eh bien, je l'en prierai, pour vous complaire, signora ; mais je ne vous promets point de réussir.

Dona LEONORA.

Oh ! monsieur l'Ambassadeur, voilà du stile diplomatique, je n'y entends rien du tout, je vous en avertis.

LE DUC.

Allons, allons, ma sœur, crois que M. de Massaréna fera tout ce qu'il croira pouvoir faire pour t'obliger. (à D. Pedro.) Nous ne verrons donc point ici votre respectable épouse ?

Depuis long-tems on ne peut la déterminer à sortir de son appartement. — Mais voici mon neveu, D. Fernand.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, D. FERNAND, FRANCESCO,
D. PÉDRO, après avoir présenté D. Fernand au Duc
et à sa sœur, le tire à l'écart.

D. PÉDRO, à voix basse.

Eh bien, Fernand, est-il venu ?

D. FERNAND.

Oui, mon oncle. Quand vous voudrez le voir.

D. PÉDRO.

Après la fête.

D. FERNAND.

Me permettez-vous de n'être point présent à cette fête ?

D. PÉDRO.

Non. Je vous enjoins d'y rester.

SCENE XIII

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX, PÉDRILLO,
Danseurs et Danseuses, Nobles et Villageois.

(Tout le monde de la fête entre sur une simphonie gaie et tumultueuse.
Le Duc, sa sœur, D. Pedro et D. Fernand prennent place à l'un des
côtés de la scène. Pédrillo, Béatrix et autres gens du Duc et de D.
Pedro, se rangent de l'autre côté.)

(On danse. A la fin du ballet on aperçoit du mouvement dans le fond.
Béatrix court s'informer de ce qui le cause, elle revient aussitôt avec
l'air très-affairé.)

BÉATRIX, à Pédrillo.

On dit là-bas que César de Suza est arrêté.

PÉDRILLO, s'écriant avec surprise.

César de Suza est arrêté !

LE DUC, se levant.

Qu'entends-je ? — Est-il vrai, D. Pedro, que César de
Suza soit arrêté ?

D. PÉDRO.

Seigneur, cela est faux ; mais j'ai des renseignemens, et
peut-être le sera-t-il demain. — Voudrait-on me dire qui sont
ceux qui répandent ce bruit ?

Seigneur, c'est le libraire Hombrenégro qui le dit là-bas à tout le monde.

L E D U C, à D. Pédro.

M. de Massaréna, ordonnez, je vous prie, qu'on fasse venir cet homme ; il faut l'interroger.

(D. Pédro donne l'ordre en témoignant de l'inquiétude.)

D. FERNAND, à Francesco.

Ciel ! quelqu'un aurait-il reconnu...

F R A N C E S C O.

Oui, Hombrenégro. Mais je viens de le prévenir, il ne dira rien.

S C E N E X I V.

LES PRÉCÉDENS, FRANCESCO HOMBRENÉGRO,

L E D U C, à Hombrenégro qu'on amène.

Parle ; qui t'a fait dire que César de Suza fût arrêté ?

H O M B R E N É G R O.

Seigneur, c'est que j'ai vu dans ce jardin quelqu'un, qu'au premier abord j'avais pris pour lui ; mais j'ai reconnu que je me trompais.

D. P É D R O, à Hombrenégro.

Vous connaissez donc César de Suza ?

H O M B R E N É G R O, avec trouble,

Oui, seigneur.

D. P É D R O,

Particulièrement ?

H O M B R E N É G R O,

Seigneur... je le connais.

D. P É D R O.

Le vîtes-vous avant ou depuis son crime ?

H O M B R E N É G R O, avec force.

César de Suza n'a point commis de crime.

D. P É D R O.

Comment le savez-vous ?

H O M B R E N É G R O, avec le plus grand trouble.

Seigneur... je le sais... Quelqu'un peut-il dire qu'il l'a vu frapper la victime ?

L E D U C, à D. Pédro

Seigneur, il me paraît bien instruit !

D. P É D R O, à Hombrenégro.

Savez-vous quelque circonstance particulière de l'attentat commis sur Joseph de la Torre ?

HOMBRENÉGRO, *avec effroi.*

Moi, seigneur ! — Non, je ne sais rien.

D. PEDRO, *à ses gens.*

Qu'on arrête cet homme. (*On se saisit d'Hombrenégro.*)

(*On l'entraîne, et tout le monde exprime beaucoup d'étonnement.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon particulier de la maison de D. Pedro , une porte dans le fond laisse voir , quand elle s'ouvre , une longue galerie. On voit sur les côtés du théâtre trois autres portes, une à gauche et deux à droite. Celle à gauche conduit à l'appartement où l'on a caché César de Suza. La plus éloignée , à droite , est l'entrée du salon en venant du dehors. Enfin , plus près de l'avant-scène , du même côté , est une porte de dégagement qui conduit aussi au dehors

A droite du théâtre est une table , avec un tapis vert , sur laquelle sont des papiers et quelques cartons. Des fauteuils sont rangés autour du salon. Il fait nuit. Plusieurs flambeaux chargés de bougies sont sur la table et sur une console de l'autre côté ; une seule est allumée. La rampe est baissée.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEATRIX, seule.

(Au lever de la toile , on l'aperçoit , l'oreille appuyée contre la porte à gauche qui conduit à l'appartement de César de Suza.)

IL y a là quelqu'un , j'en suis sûre ; et c'est quelqu'un que Francesco y a introduit mystérieusement depuis tantôt : j'enrage ! quoi ! je ne pourrai rien découvrir des choses étranges qui se passent ici ? que veut-on , par exemple , à ce pauvre Hombrenégro que l'Ambassadeur a fait arrêter ? je sais qu'on le tient renfermé de ce côté. (*montrant la porte du fond.*) Ainsi ce n'est pas lui qui est là ! pourquoi était-il si troublé , quand on lui parlait de César de Suza ? je m'y perds ! — Et ces étrangères... N'est-il pas incroyable que depuis ce matin , je n'aie pu même savoir encore comment elles se nomment. Non , on ne se fait pas d'idée de l'état de souffrance où je me trouve ! — Ciel ! j'entends du bruit , on vient ; si c'était l'Ambassadeur ! sauvons-nous.

(Elle va pour sortir par la porte à droite dans le fond , lorsqu'Hombrenégro ouvre la porte du milieu.)

SCÈNE II.

HOMBRENEGRO, BEATRIX.

BEATRIX.

C'est Hombrenégro, restons ; il me dira peut-être quelque chose.

HOMBRENEGRO, *avançant avec précaution et regardant autour de lui.*

Qui est-là ?

BEATRIX.

C'est Béatrix. Que voulez-vous ? où allez-vous ?

HOMBRENEGRO.

Ah ! ma chère Béatrix, ne me trahissez pas. Laissez-moi fuir, ou je suis perdu !

BEATRIX.

Que craignez-vous ? qu'avez-vous fait ? vous savez donc pourquoi l'on vous a arrêté.

HOMBRENEGRO.

Non. — Dites-moi vite, par pitié, par où je pourrai fuir.

BEATRIX.

Volontiers ; mais dites-moi auparavant comment vous connaissez César de Suza ? pourquoi disiez-vous tantôt qu'il était arrêté ?

HOMBRENEGRO, *avec un air d'égarement.*

César de Suza ? — Sa fille, sa sœur étaient avec lui. Les voilà qui me poursuivent... (*à Béatrix.*) Me laisserez-vous fuir enfin ? voulez-vous que je retombe en leur pouvoir ? voulez-vous me voir monter à l'échafaud ?

BEATRIX, *plus effrayée.*

Eh ! mon dieu ! est-ce que vous auriez tué quelqu'un ?

HOMBRENEGRO.

Qui vous dit que j'ai tué quelqu'un ? le lisez-vous dans mes yeux ? voyez-vous sur mon visage le signe de la réprobation ?

BEATRIX, *tremblante.*

Eh, non, non, monsieur... Votre visage est doux...

HOMBRENEGRO.

Vous me trompez ; vous voyez dans mes yeux que je suis un misérable ; vous le pensez, j'en juge à votre effroi. Ah ! vous avez bien raison !

BÉATRIX, *à part.*

Maudite curiosité !

HOMBRENEGRO, *avec impatience.*

Béatrix, vous demanderai-je en vain...

BÉATRIX,

Non, monsieur, je vais vous ouvrir cette porte. (*elle court ouvrir la porte qui est sur la devant à droite.*) Tenez, sortez par là : vous verrez un petit escalier, une petite porte au bas, ouvrant sur le jardin ; elle n'est point fermée. Allez vite, personne ne vous verra.

HOMBRENEGRO, *allant pour sortir.*

Adieu, Béatrix.

BÉATRIX, *à part.*

Ah ! puisse-il aller bien loin ! (*Hombrenegro s'arrête au-pès de la porte.*) Dépêchez-vous donc, monsieur, j'entends marcher dans cette galerie, on vous cherche. (*il fait un mouvement pour sortir et s'arrête encore.*) Fuyez donc vite ; qui vous arrête ?

HOMBRENEGRO.

Je ne sais, quelque chose m'empêche de franchir le seuil de cette porte.

BÉATRIX.

Mais elle est ouverte.

HOMBRENEGRO.

Non, elle est fermée pour moi. (*montrant la porte par où il est entré.*) C'est là qu'il faut que je retourne, la justice divine l'ordonne ainsi. (*il saisit le bras de Béatrix.*) Béatrix, Regardez-moi bien. Vous l'avez bien dit, je suis un assassin.

BÉATRIX, *avec un cri d'effroi.*

Oh ! voilà ma dernière heure !

HOMBRENEGRO.

Rassurez-vous, je ne veux point vous faire de mal.

BÉATRIX, *à part.*

Personne ne viendra-t-il me délivrer !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GARDÉS.

(La porte du fond s'ouvre, des gardes entrent et se saisissent d'Hombrenégro, qui ne se défend pas.)

HOMBRENEGRO.

Vous pensez peut-être que je veux fuir ? non, il faut que mon sort s'accomplisse. Ne me tenez pas, je vais avec vous.

(Il se dégage des mains des gardes et sort précipitamment par la porte du fond. Les gardes le suivent et témoignent leur étonnement.)

SCÈNE IV.

BÉATRIX, seule d'abord, ensuite FRANCESCO.

BÉATRIX, se laissant tomber sur un fauteuil.

Je n'en puis plus ? Par Saint-Jacques de Compostelle, me voilà pour toujours corrigée de ma curiosité ! O le vilain homme ! mais qui donc a-t-il assassiné ? Pourquoi connaît-il César de Suza ? — Eh ! mais, c'est tout simple, ces gens-là ne se connaissent-ils pas tous ?

FRANCESCO, entrant par la porte sur la devant à droite, qu'il ferme après lui.

Que faites-vous ici, Béatrix ?

BÉATRIX.

Ah ! Francesco, que je suis fâchée d'y être venue ! je viens d'avoir une peur...

FRANCESCO.

Qu'as-tu donc vu ?

BÉATRIX.

Hombrenégro qui voulait s'enfuir, qui ne le voulait plus, et qui s'est laissé reprendre. Ah ! si vous saviez...

FRANCESCO.

C'est bon, c'est bon ! Tu n'as vu que lui ?

BÉATRIX.

Est-ce qu'il y en a quelqu'autre ici ?

FRANCESCO.

Il y a... tout cela ne te regarde pas. Vas-t-en ; si l'Ambassadeur te trouvait dans cette salle...

BÉATRIX.

Je me salue. (elle va pour sortir et revient.) Mon cher Francesco, dites-moi seulement qui est dans cet appartement.

(montrant la porte à gauche.)

L'Hermitte du Pausilippe.

G

FRANCESCO.

Va-t-en, te dis-je, D. Pédro va venir.

BEATRIX, *s'en allant.*

Le moyen de rester dans cette maison ? c'est décidé, demain, je demande mon compte.

(elle sort par la droite dans le fond.)

SCÈNE V.

FRANCESCO, *seul.**(Tout en parlant, il allume toutes les bougies. On leve la rampe à mesure que les bougies s'allument.)*

Elle deviendra folle, je pense. — Voici bientôt l'heure où l'Ambassadeur veut interroger César de Suza. — Cette pauvre Joséphine... Dans quelles trânses doit-elle être en ce moment ! — Elle est-là, auprès de son père, qu'elle n'a point quitté depuis tantôt. — Et D. Fernand... Ah ! mon jeune maître, que je vous plains ! — Joséphine est une bien digne fille, mais c'est la fille de Suza !

SCÈNE VI.

Dona LÉONORA, FRANCESCO.

Dona LÉONORA.

Mon ami, je vous prie de me dire si je ne trouverai point ici la jeune étrangère, je la cherche en vain depuis tantôt. J'étais tout-à-l'heure dans le jardin, lorsque j'ai cru l'apercevoir à l'une des croisées de cette partie de la maison.

FRANCESCO.

Madame, elle est dans cet appartement ; mais je doute que vous puissiez la voir en ce moment.

Dona LÉONORA.

Ah ! faites-moi le plaisir d'aller l'avertir que sa bonne amie... Eh ! la voici !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *paraissant à la porte à gauche, une lumière à la main.*

Francesco, mon per... *(apercevant dona Léonora.)* L'étranger a besoin de vous en ce moment ; si vos occupations cependant...

J'y cours, signora. Tenez, voilà madame qui vous cherchait. (*il sort.*)

SCENE VIII.

JOSÉPHINE, Dona LÉONORA.

Dona LÉONORA.

Qu'il est donc difficile de vous trouver, ma chère Joséphine ! en vérité, vous ne répondez guères au sentiment que vous inspirez si bien.

JOSÉPHINE.

Ah ! madame, si l'excès de mes infortunes n'absorbait point toutes mes pensées, si j'avais le loisir de suivre les mouvemens de mon cœur, je ne voudrais point vous quitter un instant ; mais depuis que nous ne nous sommes vues... (*elle essuie ses larmes.*)

Dona LÉONORA.

Encore de nouveaux chagrins ? et vous ne voulez point m'en confier la cause ? (*elle la prend dans ses bras.*) Ah ! je vous en prie, dites, Joséphine, dites à votre amie ce qui vous afflige.

JOSÉPHINE.

Madame, pardonnez mon silence, je ne puis...

Dona LÉONORA.

Vous ne voulez donc pas m'aimer !

JOSÉPHINE.

Que dites-vous ?

Dona LÉONORA.

Ecoutez. Vous n'imaginez pas sans doute qu'une vaine curiosité me pousse à pénétrer vos secrets ; non, non, vous ne me faites pas cette injure ; mais j'ai le plus vif desir de vous obliger ; mon rang, ma fortune, le crédit de mon frère, me mettent à portée de rendre à ceux que j'aime les plus importans services. Parlez, Joséphine, parlez, et s'il est quelque remède à vos maux...

JOSÉPHINE, *avec attendrissement.*

Aimable Léonora, qui pourrait être insensible à cette bonté touchante ? vous parlez de remède à ma douleur affreuse ! il n'en est point, hélas !

Dona LÉONORA.

Il n'en est point ? mais j'en jugerais peut-être autrement, moi.

JOSEPHINE.

Eh bien , je ne puis résister davantage. Apprenez donc que celle que vous voulez honorer de votre amitié est la fille de César de Suza.

DONA LEONORA.

Vous ! juste ciel ! il est donc bien méchant , votre père ?

JOSEPHINE.

Mon père méchant ! lui ! ô mon dieu ! vous seul connaissez son innocence !

DONA LEONORA.

Il est innocent ? embrassez-moi ; il est innocent , je vais le dire à tout le monde.

JOSEPHINE.

Mais personne ne vous croira. Vous-même, comment pouvez-vous sans preuves...

DONA LEONORA.

Des preuves ? — Vous me le dites ; eh bien , je n'en doute plus. Je vais parler à mon frère ; à ma prière , il suspendra la rigueur de ses poursuites ; il faudra qu'il fasse revoir la procédure , qu'il en obtienne l'ordre du Roi lui-même ; je veux...

JOSEPHINE.

De grace , ne parlez pas à votre frère , avant que l'Ambassadeur... Je ne veux plus rien vous cacher : mon père est ici ; mais votre frère n'en est point encore instruit.

DONA LEONORA.

Ciel ! D. Pédro l'a donc fait arrêter.

JOSEPHINE.

Non ; mais il doit l'interroger ce soir même , dans cette salle ; après cet entretien , si D. Pédro n'a pas vu clairement son innocence... Je frémis ! mon malheureux père...

DONA LEONORA.

Eh bien , j'attendrai pour parler à mon frère , le résultat de cet entretien. S'il est tel que vous le craignez , venez me trouver , je me charge du reste.

JOSEPHINE.

Généreuse amie ! comment reconnaître...

DONA LEONORA.

Aimez-moi , voilà tout ce que je demande... Mais, silence, voici quelqu'un.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, D. FERNAND.

Dona LEONORA.

C'est D. Fernand, est-il instruit ?

JOSEPHINE.

Hélas ! oui , bien malgré moi !

Dona LEONORA.

D. Fernand , consolez-là , soutenez son courage : elle en a bien besoin. (*Elle embrasse Joséphine.*) Adieu , ma chère amie , quelque soit le succès , venez vite m'en faire part. (*d. D. Fernand.*) Vous me regardez avec étonnement , D. Fernand , je sais tout et je ne l'en aime pas moins. Aimez-là aussi , car je veux qu'elle soit heureuse. (*elle sort.*)

SCENE X.

JOSEPHINE, D. FERNAND.

D. FERNAND, *d'un ton affligé.*

Ma chère Joséphine ; mon oncle me suit.

JOSEPHINE.

Ah ! je vais préparer mon père à cette pénible entrevue.

D. FERNAND, *lui saisissant la main.*

Adorable amie , vous seule pouviez me rendre heureux. Je vous aime plus que jamais , et cet amour...

JOSEPHINE, *avec dignité.*

D. Fernand , je suis seule ; souffrez que j'aille auprès de mon père. (*Elle veut dégager sa main que D. Fernand retient encore.*)

D. FERNAND.

Ah ! Joséphine , si je suis condamné à ne plus vous voir , vous éloignerez-vous en ce moment sans me témoigner au moins la part que vous prenez à cette cruelle séparation ?

JOSEPHINE.

Si Joséphine a su gré à D. Fernand de l'avoir aimée sans la connaître , peut-on croire qu'elle oubliera jamais que D. Fernand parlait encore de son amour à la fille de Suza ?

(*elle sort.*)

S C E N E X I.

D. PÉDRO, D. FERNAND.

D. PEDRO *entrant, des papiers à la main.*

Fernand, avez-vous pris soin que personne ne puisse approcher de cette salle ?

D. FERNAND.

Oui, seigneur, vos ordres viennent d'être exécutés.

D. PEDRO.

Savez-vous comment se trouvent ces dames ?

D. FERNAND.

Joséphine... l'infortunée ! elle est là, prodiguant à son père les soins les plus touchans.

D. PEDRO, *à lui-même après un instant de réflexion.*

Le mérite et les vertus de cette aimable fille ne nuiront pas à la cause de Suza.

D. FERNAND.

Ah ! mon oncle, vous pensez comme moi que la pureté d'une eau limpide annonce toujours une source pure.

D. PEDRO.

Fernand, j'ai voulu que vous fussiez présent à cet entretien. J'ai lieu de croire que vous vous comporterez avec toute la décence et la dignité qu'exige l'importance de l'examen auquel je vais me livrer. Comme je suis seul comptable de la détermination que je croirai devoir prendre, n'oubliez pas surtout que, quelque soit l'opinion que vous adopterez, elle ne peut en rien influer sur la mienne. Faites entrer César de Suza.

(Il s'approche de la table, et y pose ses papiers, tandis que D. Fernand introduit César et sa fille.)

S C E N E X I I.

D. PÉDRO, D. FERNAND, CÉSAR DE SUZA,
JOSEPHINE, CHARLOTTE.

(D. Fernand introduit César de Suza qui entre appuyé sur sa fille. D. Pedro s'assied devant la table, il indique du doigt à César un siège où celui-ci va s'asseoir.)

J O S E P H I N E, *debout et tremblante.*

Seigneur... faut-il que je me retire ? (*D. Pedro la regarde un instant d'un air indécis.*) Je ne puis donc rester ?

D. PEDRO.

Restez, Signora. Je vois qu'il serait trop cruel de vous faire attendre dehors le résultat de cet entretien.

(Il lui indique ainsi qu'à sa tante des sièges auprès de César, elles vont s'y asseoir. D. Fernand, avec l'air consterné, va s'asseoir à côté de son oncle devant la table.)

(Après un instant de silence.) D. César, je ne suis point votre juge; je ne puis m'en arroger le droit; mais tout ce que m'a dit de vous D. Fernand, me paraît contraster si singulièrement avec la bassesse du crime qu'on vous impute, que je n'ai pu résister au désir de vous entendre, avant de vous livrer à ceux qui doivent prononcer définitivement sur votre destinée.

JOSEPHINE.

Ah! seigneur, que lui servira-t-il en ce cas de vous convaincre de son innocence?

D. PEDRO.

A le sauver.

JOSEPHINE.

Quoi! si vous le jugiez innocent...

D. PEDRO.

On me verrait le proclamer à toute la terre, et si l'on ne m'en croyait pas, aucune puissance ne pourrait l'arracher de mes bras, ou m'empêcher de pourvoir à sa sûreté.

D. FERNAND.

Ah! mon oncle!

JOSEPHINE.

O mon dieu, donne à la vérité qui va sortir de la bouche de mon père, ce caractère auguste qui force la persuasion!

D. PEDRO.

César de Suza, vous êtes accusé d'être l'assassin de Joseph de la Torré, et voici les charges qui ont contribué à vous en juger convaincu. Un jour Joseph disparut. Pendant quinze ans toutes les recherches qu'on a pu faire en Espagne et dans les pays étrangers furent infructueuses. On ne trouva nulle part le plus léger indice de son existence. Enfin, après une si longue disparition, ce malheureux est retrouvé; mais comment et dans quel endroit? dans le jardin de votre maison de campagne, percé de plusieurs coups de couteau, dont les plus mortels avaient été portés entre les épaules. Vous étiez ce jour-là seul, absolument seul, dans votre maison; toutes les portes exactement fermées. Depuis deux jours vous aviez envoyé votre domestique Ambroise à Madrid. Des témoins ont entendu les cris de la victime; montés sur un arbre voisin, ils vous ont aperçu et reconnu, un fer à la main et regagnant

précipitamment votre maison. Des gens de justice se transportèrent chez vous , brisèrent les portes , cherchèrent partout ; vous n'y étiez plus. Ils ne trouvèrent que le corps du malheureux Joseph , revêtu d'une robe de chambre qui vous appartenait. L'instrument du crime , un couteau tout sanglant qui portait votre marque , fut trouvé dans l'allée que les témoins vous avaient vu parcourir. Voilà les principales charges , celles qui résultent de faits avérés. Il en est d'autres qui ne sont appuyées que sur des considérations morales. Elles résultent de votre manière extraordinaire de vivre , de votre éloignement des hommes et des affaires. Toujours rêveur , toujours sombre , répondant à peine à ceux qui vous parlaient , voilà sous quelles couleurs tous vos voisins vous ont représenté à la justice. On a donc cru voir en vous un homme préoccupé depuis longtemps de quelque dessein funeste. On en a tiré l'induction , que depuis quinze ans , vous teniez forcément caché , chez vous , le malheureux Joseph de la Torrè , et qu'enfin , soit cupidité , soit vengeance , soit tout autre motif , vous vous en êtes défait par un crime atroce. Suza , c'est à vous maintenant de parler.

S U Z A .

Seigneur , ce crime atroce , dont le ciel sait que mes mains sont innocentes , fut toujours pour moi-même un mystère impénétrable. La vie que je menais à la campagne , mon goût pour la solitude , mon éloignement des hommes et des affaires , étaient le résultat naturel d'une douleur profonde , occasionnée par la perte successive d'un fils chéri et d'une épouse adorée. Je ne parlais de mes peines à personne. J'étais donc aux yeux des habitans du voisinage un misanthrope toujours occupé de projets sinistres , quand je n'étais en effet que malheureux. Ne voulant point contraindre ma fille à partager ma solitude et un genre de vie si peu fait pour son âge , je l'avais laissée à Madrid , auprès de sa tante qui lui tenait lieu de mère. Mes voisins , choqués de me voir fuir constamment toute communication avec eux , m'avaient pris en haine. Il n'est donc pas étonnant que les informations qu'on a tirées d'eux , m'aient présenté sous des couleurs si défavorables. Passons maintenant aux faits.

Joseph de la Torrè était persécuté par sa famille. Sa mère en mourant lui avait laissé une fortune considérable. Son oncle et son frère aîné , inspirés par la plus basse cupidité , voulaient le forcer à entrer dans un ordre religieux et à renoncer à sa fortune. Joseph , éperduement amoureux d'une jeune personne qu'il voulait épouser , refusait de se soumettre au vœu de ses

parens. N' a disparut ; mais j'atteste le ciel que j'ai toujours ignoré moi-même le lieu de sa retraite ; jusqu'à ce qu'un jour, la veille du jour fatal qui me priva pour jamais de l'ami de ma jeunesse , je le vois arriver chez moi , dans l'état le plus misérable ; à peine avait-il quelques lambeaux pour se couvrir. Je l'embrasse , je l'arrose de mes larmes , et je me hâte de lui procurer les choses les plus nécessaires, entr'autres le vêtement dont on l'a trouvé couvert. C'est alors qu'il me conta tout ce qu'il avait souffert ; mais je n'entrerai point dans ce détail. J'avais , la veille , envoyé mon domestique à Madrid , porter à mon homme d'affaire des papiers essentiels , il devait y voir en même tems ma fille et ma sœur. Mon jardinier , sa femme et leur fils étaient allés à une fête voisine. J'étais donc seul , comme on l'a constaté. Le lendemain au soir , Joseph allait se coucher. Je sors , je vais me promener dans le voisinage , en rêvant à mon malheureux ami et à ce que je pourrai faire pour remédier à son infortune. Je suis deux heures absent ; je rentre , je vais à son lit , je ne l'y trouve point ; je descends au jardin... quel spectacle m'y attendait, cette affreuse image est encore devant mes yeux !... je vois mon ami baigné dans son sang. Il pousse un cri plaintif, en me tendant la main ; il saisit la mienne, me la serre encore et ne peut articuler que ces mots : adieu... adieu , mon ami. (*en sanglottant.*) Pardon , seigneur... ce souvenir... ces derniers mots d'un ami si cher... Mais poursuivons ; Joseph n'était plus ; je venais d'arracher , en pleurant , le couteau de sa blessure ; j'entends du bruit au dehors , un effroi non raisonné me saisit , je cours précipitamment à la maison , je monte dans mon cabinet , j'y reste long-tems indécis sur le parti que je dois prendre. Bientôt la grande porte retentit de coups redoublés. Je songe à la haine que me portent tous les habitans du village , des imputations odieuses qu'ils avaient précédemment accréditées sur mon compte se retracent à ma mémoire. Je crois voir aussitôt , dans les circonstances où je me trouve , une masse accablante de présomptions accusatrices ; ma tête se perd , je n'ai que le tems de prendre dans un tiroir une somme assez forte ; les coups redoublent , et j'abandonne , pour fuir plus promptement , mes effets les plus précieux. J'arrive à Madrid avant le jour , j'y vois ma fille et ma sœur , je leur laisse la moitié de la somme que j'avais emportée , et je prends aussitôt le chemin de Cadix. Je m'y embarque , sous un nom supposé ; le vaisseau fait naufrage sur les côtes de Naples , j'échappe aux flots et je parviens jusqu'à la retraite où vous m'avez découvert au Mont-Pausilippe. Voilà toute la vérité.

L'Hermite du Pausilippe.

H

Seigneur, je finirai par une observation bien simple. Croyez-vous que si j'avais été capable de méditer à loisir le crime qu'on m'impute, je n'aurais pas eu l'adresse d'en dérober les traces ? cela m'eût été si facile, puisque personne au monde ne soupçon nait que Joseph de la Torré fut chez moi ; et j'aurais attendu, pour le frapper, qu'il fût dans un lieu où l'on pouvait m'apercevoir de toutes parts, sans avoir pris la moindre précaution... Réfléchissez, seigneur, ce serait faire injure à votre pénétration que d'en dire davantage.

D. FERNAND.

Mon oncle, il n'y a que la vérité qui puisse s'exprimer ainsi. Non, César de Suza n'est point coupable.

D. PEDRO, *sévèrement.*

D. Fernand, attendez. (*à Suza.*) Suza, vous n'avez pas eu le tems, avez-vous dit, d'emporter vos effets les plus précieux ?

SUZA.

Non, seigneur, et particulièrement tous les diamans de mon épouse..

D. PEDRO.

En ce cas, je suis fâché de voir dans les pièces qui sont devant mes yeux, que perquisition exactement faite chez vous, on n'a rien trouvé de ce que vous dites.

SUZA, *avec l'air du plus grand étonnement.*

Seigneur, vous m'étonnez.

D. FERNAND.

Mon oncle, cette circonstance est à mes yeux une nouvelle preuve de l'innocence de Suza. La même main a commis le vol et le meurtre. Ce n'est donc pas la sienne.

D. PEDRO, *prenant un papier sur la table.*

D. César, je tiens une pièce sur laquelle je desire obtenir de vous une explication satisfaisante. C'est une copie authentique d'une note ou fragment, écrit de la main même de Joseph de la Torré, et qui fut trouvée sur votre bureau parmi d'autres papiers. Ecoutez donc attentivement : « On veut me contraindre à tout abandonner ; ma vie n'est point en sûreté, si je me refuse au sacrifice qu'on exige de moi. Lavile soif de l'or peut-elle porter à tant de barbarie ! Eh bien, prenez cet or, rendez-moi la liberté, je signerai tout ce que l'on voudra. » Le fragment n'en disait pas davantage.

(Suza ne répond rien, mais il reste calme, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler quelque chose. D. Fernand se lève et le regarde avec surprise.

D. FERNAND, à part.

Que vois-je ? il garde le silence ! — Juste ciel ! serait-il coupable ?

J O S E P H I N E , avec désespoir.

Mon père coupable ! non , non , il ne l'est pas.

(Elle tombe à genoux à côté de son père , le serre dans ses bras , laisse tomber sa tête contre son sein , et reste dans cette attitude douloureuse.)

D. P E D R O .

Fernand , voilà bien la légèreté d'un jeune homme ! son estime ou son blâme ne sont en lui que des mouvemens irrésistibles. Vous ne voyez pas que cet infortuné cherchait à ressaisir des souvenirs qui lui sont échappés , ne pouviez-vous attendre sa réponse ? Essayez-vous.

S U Z A , tranquillement.

La voici , seigneur. Je cherchais seulement à me rappeler dans quelles circonstances ces lignes avaient été écrites. Je m'en souviens ; il est malheureux pour moi que ce fragment ait été séparé de sa date et de sa suscription , on aurait vu qu'il faisait partie d'une lettre que Joseph m'avait adressée bien long-temps avant sa disparition. Son oncle , à cette époque , le tenait renfermé , et c'est parmi les mauvais traitemens qu'on lui faisait souffrir , qu'il m'écrivit cette lettre.

(D. Pedro paraît profondément réfléchir. D. Fernand le regarde avec inquiétude. Joséphine se relève tremblante et regarde aussi D. Pedro avec l'anxiété que lui cause l'attente de ce qu'il va prononcer.)

D. P E D R O , gravement.

César de Susa , je ne puis croire que vous soyez coupable. Cependant , je vous l'avoue , il manque encore à ma satisfaction un degré de lumière de plus sur cette malheureuse affaire. Dites-moi , connaissez-vous quelqu'un qu'on nomme Hombrenégro ?

S U Z A .

Hombrenégro ? non seigneur.

D. P E D R O .

Il paraît cependant que cet homme vous connaît beaucoup.

S U Z A .

Cela est possible ; mais ce nom m'est absolument inconnu.

D. P E D R O .

Fernand , faites venir Hombrenégro. Ayez soin que ceux qui le gardent ne passent point cette porte , que vous refermerez aussitôt qu'il sera entré. (D. Fernand sort.)

J O S E P H I N E , s'appuyant sur son père.

Ah ! mon père !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, HOMBRENÉGRÔ.

(La porte du fond s'ouvre. On aperçoit, dans la galerie qui précède, Hombrenégro amené par deux gardes. Il est entouré de quelques gens de D. Pedro, portant des flambeaux. Ses cheveux sont en désordre et son visage est livide. Quand il est auprès de la porte, les gardes le laissent à D. Fernand qui l'introduit et referme la porte.)

D. PEDRO.

Hombrenégro, levez les yeux, et dites-moi si vous reconnaissez la personne qui est devant vous.

HOMBRENÉGRÔ, regardant Suza.

Ciel ! César de Suza !

SUZA et JOSEPHINE, ensemble.

C'est Ambroise !

SUZA, lui tendant les bras.

Mon cher Ambroise, tu ne me crois pas coupable, sans doute ? viens donc embrasser l'infortuné qui fut ton maître et ton ami.

HOMBRENÉGRÔ.

Quoi ? vous voulez... O terre engloutis-moi.

SUZA.

Tu gémissais sur mon malheur ! Ah ! viens...

(Il s'approche d'Hombrenégro les bras tendus. Celui-ci recule avec un mouvement de terreur.)

HOMBRENÉGRÔ.

N'approchez pas, n'approchez pas ! (*surprise générale.*)
C'est votre assassin que vous voulez embrasser !

(*Instant de morne silence.*)

SUZA.

Toi, mon assassin !

HOMBRENÉGRÔ.

Oui, seigneur ; si vous respirez encore, c'est que cette main s'est trompée. En frappant Joseph de la Torrè, c'est vous qu'elle croyait frapper.

JOSEPHINE.

Mon père est justifié !

Mouvement général de surprise et de joie.

D. PEDRO, à lui-même.

Je respire plus librement ! (*d'Hombrenégro.*) Répéteras-tu devant d'autres témoins ce que tu viens d'avancer ?

HOMBRENÉGRÔ.

Oui, je veux le dire au monde entier. Je suis un scélérat

et c'est un des plus respectables, des plus vertueux des mortels qui portait la peine de mon crime.

(*D. Pédro sonne, un de ses gens parait.*)

D. P E D R O.

Qu'on voie si le duc d'Arvillas est chez mon épouse, et qu'on le prie de vouloir bien se rendre ici à l'instant même avec Dona Léonora sa sœur.

(*Le domestique se retire.*)

S U Z A.

Malheureux ! que t'avais-je fait ? dis-moi donc ce qui t'a pu porter à cette barbarie ?

H O M B R E N E G R O.

La soif de l'or. J'avais toute votre confiance ; il ne me fut pas difficile de me procurer les empreintes de vos clefs. Depuis quelque tems j'avais tout préparé pour assurer le succès de mon crime. Vous m'envoyez à Madrid ; j'y cours. J'y vois votre sœur et votre fille, je vois votre homme d'affaire ; il me donne rendez-vous pour le jour suivant. Cette circonstance met à ma disposition vingt-quatre heures, dont je ne puis être forcé de rendre compte. Je fais une diligence incroyable, je retourne chez vous, personne ne m'a vu ; j'entre, je vous cherche et ne vous trouve pas. Je m'empare avec précipitation de vos diamans et de tout l'or que je peux emporter. J'allais me retirer, lorsque j'aperçois dans le jardin quelqu'un couvert de votre robe et que je prend pour vous. J'ignorais le retour de votre ami ; alors je crois que votre mort importe à ma sûreté. Je cours au jardin, j'atteins ma victime, je la frappe de plusieurs coups d'un de vos couteaux ; elle expire. La nuit favorise ma fuite, et le lendemain, à l'heure indiquée par votre homme d'affaire, j'étais chez lui aussi tranquillement que si, depuis qu'on m'avait vu arriver, je n'avais pas quitté Madrid un instant.

D. P E D R O.

Mais lorsque rien ne t'accusait, qui t'a pu porter à nous faire aujourd'hui cet épouvantable aveu ?

H O M B R E N E G R O.

Mes remords, l'enfer que depuis trois ans, je porte au fond de mon cœur. Quelquefois je croyais apaiser mes tourmens en faisant un usage estimable de cet or que je possédais enfin, sans qu'il me rendit heureux. Oui, après mon crime abominable, j'ai prétendu rentrer dans le sentier de la vertu. Une main invisible semblait m'en repousser sans cesse et m'avertir qu'entre un scélérat et les hommes de bien, le ciel élève un mur d'airain qui les sépare. Je sais le sort qui me menace, le

supplice m'attend ; je le demande ; cette expiation publique peut seul calmer mes remords. Ce n'est qu'en recevant le juste châtiement de mes crimes , que je puis espérer d'en obtenir le pardon de ce dieu de miséricorde qui voit mon repentir.

D. P E D R O , *allant prendre la main de Suza.*

D. César , mon cœur avait besoin de vous trouver innocent.

S C E N E X I V.

L E S P R É C É D E N S , L E D U C , D O N A L É O N O R A .

D. P E D R O , *au Duc.*

Seigneur , je puis enfin vous livrer l'assassin de votre parent Joseph de la Torrè. Le voici.

L E D U C .

Hombrenégro !

H O M B R E N E G R O .

Oui , seigneur , c'est moi , c'est moi qui l'ai assassiné.

L E D U C .

C'est toi !

D. P E D R O .

Qu'on l'éloigne. Je prendrai des mesures pour le faire promptement transférer à Madrid.

H O M B R E N E G R O , *d'un air suppliant à Suza.*

Seigneur... si j'osais vous demander... (*tombant à ses genoux.*) Un pardon...

S U Z A .

Va , j'ai vu tes remords , je te l'accorde.

H O M B R E N E G R O .

Je vais mourir content ! (*on l'emmène.*)

S C E N E X V E T D E R N I È R E .

L E S P R É C É D E N S , e x c e p t é H O M B R E N É G R O .

D. P E D R O , *embrassant Suza.*

Et vous voyez , seigneur , l'infortuné , le vertueux César de Suza.

(*Le Duc prend affectueusement la main de Suza. Dona Léonora embrasse vivement Joséphine.*)

L E D U C.

D. César, je pars dès demain pour Madrid. Je veux que votre justification soit aussi prompte qu'éclatante et solennelle. Je desire surtout faire oublier à l'aimable Joséphine les peines et les injures qu'elles a souffertes.

J O S E P H I N E.

Ah ! seigneur, elles sont toutes oubliées. (*serrant son père dans ses bras.*) Je suis heureuse !

D. F E R N A N D, à Suza.

Et j'ai pu douter un instant...

S U Z A.

Bon jeune homme, vous seriez inexcusable, si l'on pouvait lire au cœur des humains.

F I N.